

127 H. 87.
**LES ENFANS
DU BUCHERON,**

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

ET A SPECTACLE;

Par MM. CAIGNIEZ et LE MAIRE.

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 24 janvier 1809.*

Musique de MM. ALBX. PICCINI et QUAININ.

Ballet de M. RICHARD.

P A R I S.

**BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le
Théâtre Français, n^o. 51.**

• 1809.

129225-B Google

PERSONNAGES.**ACTEURS.****LOREDIN**, seigneur suzerain.**M. Defrasne.****ODALINDE**, veuve du prince Théobald,
en paysanne sous le nom de Catherine
Walter.**Mlle Lévesque.****Le Comte de VORDAC**, ami d'Odalinde
sous le nom d'Ambroise, jardinier de
Lorédin.**M. Frénoy.****RAIMBAUD**, confident et commandant
des gardes de Lorédin.**M. Douvry.****EVARD**, officier, neveu de Raimbaud.**M. St.-Clair.****BELPLANTE**, bucheron.**M. Dumont.****PETIT-JACQUES**, } âgés de 8 à 9 ans, crus tous }
GEORGETTE, } deux enfans de Belplante, mais }
 } dont l'un est celui d'Odalinde }
 } et de Théobald. }**Mlles**
Céleste et
Millot.**FINOT**, charbonnier.**M. Millot.****UN OFFICIER** de Lorédin, parlant.**UNE JEUNE PAYSANNE**, parlante.**Officiers, Gardes et Gens de Lorédin, Vassaux dévoués à**
Odalinde, Villageois et Villageoises, Charbonniers et
Meuniers.*La scène se passe vers le seizième siècle dans
le château de Lorédin et dans ses environs.*

LES ENFANS DU BUCHERON.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin du château de Lorédin.

SCENE PREMIERE.

Le Comte DE VORDAC, *seul, vêtu en jardinier, sous le nom d'Ambroise.*

(Il cherche quelque tems à terre avec beaucoup d'inquiétude.)

LE COMTE.

ALLONS, il est perdu ! fâcheux accident ! si ce billet tombe entre les mains de l'infâme Lorédin... Pourquoi m'allarmer ? il n'y a ni signature, ni suscription, personne n'y est nommé... Non, mais le contenu ne doit-il pas faire soupçonner à Lorédin que ce billet est écrit par la princesse Odalinde, la veuve infortunée de son oncle Théobald ? et s'il soupçonnait aussi que c'est à moi qu'il est adressé, adieu tout espoir, ce serait en vain que depuis six mois, caché sous ces habits de jardinier, je me serais introduit dans ce château. Quelque chose me rassure : je suis sorti ce matin, et ce n'est peut-être pas dans le jardin que j'ai perdu ce papier. Qu'on le trouve hors du château, rien ne peut faire présumer que ce soit moi plutôt qu'un autre qui l'ait égaré. C'est un bonheur pour la princesse que la lettre importante, dont son billet fait mention, n'ait pas été entre ses mains, car je ne doute pas qu'elle ne me l'eût adressé de même, et alors... O ciel ! j'aperçois Lorédin qui tient un papier ; serait-ce le mien ? il a l'air agité, le voilà qui appelle Raimbaud, son féroce complice, ils viennent de ce côté, éloignons-nous un peu, mais tenons nous à portée de les voir et s'il se peut de les entendre.

(il s'éloigne par le fond.)

SCENE II.

LOREDIN, RAIMBAUD, *ensuite LE COMTE, qui paraît dans le fond au bord de la coulisse.*

RAIMBAUD.

Daignez vous expliquer, seigneur : vous m'appelez, j'arrive et vous continuez à garder le silence, en parcourant de yeux un papier qui paraît vous occuper beaucoup.

L O R E D I N , *regardant autour de lui.*
Personne ne nous écoute ?

R A I M B A U D , *regardant à son tour.*
Je ne vois là bas qu'Ambroise qui taille ses orangers, et ne paraît pas même s'apercevoir que nous sommes ici.

L O R E D I N .
Raimbaud, es-tu bien sûr qu'aucune de nos victimes n'a été épargnée ?

R A I M B A U D .
Quoi, seigneur, vous douteriez...

L O R E D I N .
Non, mon cher Raimbaud, je suis loin de soupçonner ta fidélité; mais tu as pu t'abuser comme moi sur les résultats. Rappelle-toi bien les circonstances de l'expédition qui m'a rendu possesseur des titres et des domaines de cette principauté. N'est-ce pas possible...

R A I M B A U D .
Eh! non, seigneur, trois victimes seulement vous étaient nécessaires, votre oncle Théobald et ses deux enfans, uniques fruits encore à cette époque de son mariage avec la princesse Odalinde. Ils ont péri tous trois; rien n'est plus certain. Quant à la princesse, qui, vous le savez, traîne bien loin d'ici, une vie languissante et solitaire, vous a-t-elle depuis huit ans donné le moindre sujet de craindre qu'elle songeât à se venger? d'ailleurs, quels seraient ses droits? n'êtes vous pas le seul héritier de votre oncle Théobald, puisqu'il n'a point laissé d'enfans.

(Le Comte paraît en ce moment au bord de la coulisse, une serpette à la main.)

L O R E D I N .
Point laissé d'enfans! eh! voilà justement la certitude que la lecture de ce billet vient de m'arracher.

L E C O M T E , *au bord de la coulisse.*
Écoutez.

R A I M B A U D .
D'où vous vient ce billet ?

L O R E D I N .
Je l'ai trouvé sous mes pas, en me promenant ce matin dans la campagne, non loin du château.

L E C O M T E , *d part.*
Je respire! ce n'est pas dans le jardin. (*il disparaît.*)

S C E N E I I I .

L O R E D I N R A I B A U D

L O R É D I N .
Malheureusement je ne puis conclure de cet écrit, rien autre chose, sinon qu'il est de la main d'Odalinde.

R A I M B A U D.

Vous avez reconnu l'écriture ?

L O R É D I N.

Non ; car je ne la connais pas plus que son visage. J'étais à l'armée, quand mon oncle fit ce mariage qui détruisait toutes mes espérances, et tu sais qu'à mon retour Odaline était allé voir ses parens, et qu'elle n'a plus reparu dans ce pays après la fatale catastrophe.

R A I M B A U D.

Que dit donc cet écrit ?

L O R É D I N.

Ecoute. (*il lit*) « Mon cher Comte. (*d Raimbaud.*) Quel peut-être cet ami de la princesse ? où est-il ? (*il lit*) « Mon » cher Comte, si j'en crois un avis anonyme, l'un de mes » deux enfans aurait échappé à la barbarie de notre persé- » teur. On doit, m'écrit-on, me communiquer une lettre de » la femme même qui lui a prodigué ses soins. Mais avant de » me donner des informations, plus positives, on désire s'assu- » rer de leur exactitude, et l'on m'engage à ne point me livrer » à une joie trop précoce. On ne me dit pas si c'est mon fils » ou ma fille que la protection du ciel aurait conservé. Dans » cette conjoncture, je crois, cher Comte, qu'il convient de ne » point précipiter les mesures que vous avez déjà prises pour » ma vengeance, et d'attendre le moment convenu entre nous » où nous pourrons conférer de vive voix sur le parti que » nous conseillera la prudence. » (*d Raimbaud*) Point de date ni de suscription.

R A I M B A U D.

Pas même un nom qui vous indique que ce billet vous regarde.

L O R É D I N.

Mais les deux enfans, victimes d'un persécuteur ?

R A I M B A U D.

Qui vous dit que ce soient ceux de votre oncle ?

L O R É D I N.

Un garçon et une fille ?

R A I M B A U D.

Belle merveille ! on voit cela par tout.

L O R É D I N.

Mon cher Comte, écrit-on. Ce n'est donc pas une femme de la classe commune.

R A I M B A U D.

Qu'importe ? d'après la manière dont les choses se sont passés, il est cent fois plus vraisemblable qu'une autre femme, aussi grande dame que la veuve de votre oncle, ait écrit ce billet, qu'il ne l'est que l'un des enfans de celle-ci ait pu survivre au coup qu'il l'a frappé.

L O R É D I N.

Songez donc , Raimbaud , que si dans le tumulte et la confusion qu'a produit l'attaque des prétendus brigands , au milieu d'un bois sombre, Clorina , gouvernante de ces enfans , a bien pu s'échapper , elle aurait pu sauver de même...

R A I M B A U D.

Non , seigneur. Rappelez-vous donc les faits. Certainement votre crainte était raisonnable le premier jour , quand nous n'avions encore trouvé que l'un des enfans auprès de son père expirant ; mais avez vous oublié que le lendemain l'autre a été retrouvé nud et meurtri dans le fond d'un ravin où il avait roulé sans doute au moment de l'expédition ? Quand à Clorina , vous savez qu'elle est morte peu de jours après , de ses blessures et de son désespoir , chez le pasteur du village des Autans , où elle s'était réfugiée. Ainsi , croyez moi , seigneur , ce billet n'a rien qui doive vous allarmer.

L O R É D I N.

Tes réflexions sont justes , elles devraient me rassurer , et cependant je tremble comme si c'était mon arrêt que je visse de lire. Ce billet perdu dans un lieu si voisin de ce château , avec un rapport si frappant entre ce qu'il renferme et ce que nous avons fait... non , je ne suis pas tranquille. S'il y avait en ce moment des étrangers à ma cour , je pourrais croire que l'un deux... Mais non , le seul nouveau visage que je voie ici , c'est Evrard , qu'à ta recommandation je viens de nommer officier de ma garde.

R A I M B A U D.

Evrard , mon neveu ? mais songez donc , seigneur , qu'on ne le qualifierait pas de *mon cher Comte*.

L O R É D I N.

C'est ce que je pensais aussi.

R A I M B A U D.

D'ailleurs , quoiqu'absent depuis plusieurs années , Evrard ne peut-être considéré comme étranger ; il est né dans cette résidence , c'est le fils de ma sœur ; la place que vous daignes lui accorder le fixera , et je vous réponds que sous ma direction il deviendra bientôt l'un de vos plus zélés serviteurs.

L O R É D I N.

Je me plais à le croire. Au reste , mon cher Raimbaud , vois s'il ne serait pas possible de découvrir qui peut avoir perdu ce billet inquiétant. Observe tout le monde , informe toi , examine , interroge ; un rien peut nous mettre sur la voie. Tiens , prends ce billet , rends moi compte chaque jour de tes moindres démarches.

R A I M B A U D.

Oui , seigneur.

L O R É D I N.

As-tu donné des ordres pour la chasse ?

Oui , seigneur , tout est prêt , et quand vous voudrez partir...

L O R É D I N.

Je vais m'y disposer ; je te ferai avertir. (*il sort.*)

S C E N E I V.

R A I M B A U D.

Voyez donc quelle idée il lui est venu là sur mon neveu ! aller s'imaginer que ce pourrait-êrre lui... peste soit de ses sottises allarmes ! car , j'en suis sûr , ce billet ne signifie rien. Ah ! le voilà , Evrard , qui ne se doute guères , je gage...

S C E N E V.

R A I M B A U D , E V R A R D.

E V R A R D.

Eh bien , mon oncle ? le seigneur Lorédin m'accorde-t-il la place...

R A I M B A U D , avec humeur.

Oui , oui , l'affaire est faite. Te voilà bien content , n'est-ce pas ? mais prends y garde , Lorédin est un terrible homme , on n'est jamais sûr de rien avec lui.

E V R A R D.

Oh ! je ferai si bien mon devoir...

R A I M B A U D.

Ton devoir ! ton devoir ! il faut bien le faire son devoir , ce n'est pas là...

E V R A R D.

Qu'avez-vous donc ? d'où vient votre humeur ?

R A I M B A U D.

Elle vient... Tu n'as pas perdu sans doute un papier important ?

E V R A R D , avec saisissement.

Un papier important ! (*il cherche sur lui avec agitation.*)

R A I M B A U D , avec effroi.

Eh ! mais , mon dieu ! serait-il vrai... que cherches-tu là ?

E V R A R D , tirant plusieurs papiers.

Pardon , c'est que... (*se remettant.*) Ah ! voilà... non , mon oncle , non ; je n'ai rien perdu.

R A I M B A U D.

Fort bien. Mais d'où vient cette si grande peur d'avoir perdu quelque chose ? Qu'est-ce que c'est ?

E V R A R D.

Rien... rien , absolument.

R A I M B A U D.

Si fait , si fait ! tu as eu peur.

EVRARD, *à part.*

Je frémis ! (*haut, affectant un air de confiance.*) C'est la lettre d'une femme bien intéressante que j'aime beaucoup, et qui de son côté... Pour tout au monde, je n'aurais pas voulu qu'elle fut compromise.

RAIMBAUD, *riant.*

Oh ! coquin, je comprends, je comprends. (*lui montrant le billet.*) Ainsi tu ne connais pas cette écriture ?

EVRARD, *examinant le billet.*

Aucunement. (*lisant les premiers mots.*) « Mon cher Comte, si j'en crois un avis anonyme... (*à part.*) Oh ! oh ! (*lisant*) » l'un de mes deux...

RAIMBAUD, *lui reprenant le papier.*

Cela suffit.

EVRARD.

Vous ne voulez donc pas que je lise ?...

RAIMBAUD.

Inutile.

EVRARD.

Où l'a-t-on trouvé ce papier ?

RAIMBAUD.

Ici près, ce matin.

EVRARD.

Ah ! — Et l'on ne sait pas qui peut l'avoir perdu ?

RAIMBAUD.

Eh ! non, sans doute. Allons, au revoir. (*il va pour sortir.*)

EVRARD.

A propos, mon oncle ; ne connaissez vous pas un nommé Belplante ?

RAIMBAUD.

Ah ! oui, le bucheron qui tient une petite auberge dans la forêt ? il vient souvent ici, pour aider notre jardinier Ambroise.

EVRARD

Ambroise ? c'est donc un nouveau jardinier ?

RAIMBAUD.

Oui, nous ne l'avons que depuis six mois, et le jardin n'est déjà plus reconnaissable. C'est un homme fort entendu, ma foi ! un homme plus instruit qu'on n'est accoutumé d'en trouver parmi les gens de son état. Lorédia en est enchanté, aussi le paye-t-il généreusement.

EVRARD.

Et Belplante ?

RAIMBAUD.

Oh ! lui, quand il n'a rien à faire dans son auberge ou dans la forêt, il vient travailler avec Ambroise. Mais que lui veux tu à ce Belplante ?

EVRARD.

Je suis chargé de commission pour lui, de la part de son beau-frère, qui est mon ami intime.

RAIMBAUD.

Ah ! c'est du frère de sa femme que tu parles ?

EVRARD.

Oui.

RAIMBAUD.

Tu sais sans doute qu'il y a près d'un an qu'elle est morte, cette femme.

EVRARD.

Oui. A cette nouvelle, son frère se serait empressé de venir lui-même, sans une fièvre opiniâtre qui ne l'a pas quitté depuis cette époque. Belplante à deux enfans, je crois ?

RAIMBAUD.

Oui, un garçon et une fille qui sont fort gentils vraiment !

EVRARD.

Vous sentez que mon ami qui aimait tendrement sa sœur, porte à ses enfans un intérêt tout particulier, et voilà pour-quoi...

RAIMBAUD.

J'entends. Eh bien, si tu ne trouves pas Belplante et ses enfans dans le jardin, je t'indiquerai leur demeure pendant la chasse où tu vas venir avec nous. Adieu, je vais voir si nous partons bientôt. (*il sort.*)

SCENE VI.

EVRARD.

« Mon cher Comte, ai-je lu sur ce papier, si j'en crois un avis anonyme, l'un de mes deux enfans... » Je n'ai pu lire davantage. Cet avis anonyme... Eh mais, c'est le mien, c'est celui que j'ai cru devoir adresser à la princesse Odalinde, d'après la lettre que la femme de ce Belplante avait écrite à son frère, et que celui-ci venait de me confier. Ainsi point de doute, le billet que m'a montré Raimbaud est de la princesse. Mais le seigneur qui l'a reçu est donc ici ? sous quel déguisement est-il caché ? — Je tremble encore du quiproquo qui a failli me trahir devant Raimbaud, que je rougis d'appeler mon oncle. Qui n'aurait cru d'abord qu'il s'agissait de cette précieuse lettre de la sœur de mon ami ? tout était perdu, grand dieu ! car Lorédin apprenait que l'un des deux enfans de ce bucheron est justement... Allons, j'en suis quitte pour la peur. Voyons, cherchons le jardinier, il me dira si Belplante... Oh ! oh ! je vois venir ici un paysan avec deux enfans. Serait-ce celui que je cherche par hasard ? il est avec une paysanne qui a fort bonne tournure.

Les Enfans.

B

SCÈNE VII.

ODALINDE, en paysanne BELPLANTE,
 PETIT-JACQUES, GEORGETTE,
 EVRARD, qui reste à l'écart pour les examiner.

(Les enfans courent dans le jardin et disparaissent pendant cette scène.)

BELPLANTE.

Entrez, entrez hardiment, mam'selle. J'trouverons sûrement maître Ambroise dans l'jardin.

ODALINDE.

Que d'obligations.

BELPLANTE.

Pas du tout, pas tout, c'est un plaisir ça.

EVRAARD, *d part.*

Que vois-je ? Cette paysanne... si ma mémoire est fidèle...

BELPLANTE.

C'est vrai que je n'devions pas v'nir aujourd'hui travailler dans l'jardin. C'est la fête du village, voyez vous, et c'te fête est d'autant plus belle qu'c'est justement aussi la fête d'monseigneur. Y aura tantôt du monde dans tous les cabarets ; on dansera, on boira, faudra voir ! et comme j'en tennons un d'ces cabarets, là, tout près d'l'endroit où c'que j'vous avons rencontrée dans l'bois, il est bon qu'j'y soyons pour...

ODALINDE.

Je vous ai donc bien dérangé ?

BELPLANTE.

Dérangé ? allons, vous badinez. Sachez, mam'selle qu'l'occasion d'obliger une jolie fille m'arrange toujours, j'is fait comme ça, moi.. Voyons donc si maître Ambroise... (*il va regarder dans le fond à droite et à gauche.*)

EVRAARD, *d part.*

Oui, ce sont ses traits.

ODALINDE, *d part.*

Ciel ! cet officier qui m'observe...

EVRAARD, *d part.*

Mon attention l'a troublée, c'est la princesse !

BELPLANTE, *revenant auprès d'Odalinde.*

Je n'le vois pas là nulle part, i'nous faut chercher... Qu'est-ce qu'vous avez donc, mam'selle ? on dirait qu'vous avez peur.

ODALINDE.

Moi... non, c'est cet officier qui m'examine si particulièrement...

BELPLANTE.

Eh ben, eh ben, c'est qu'i'vous trouve agriable ; pardi ! vous d'vez-ét' faite à ça.

EVRAARD, *s'approchant de Belplante.*
Comment vous nommez-vous ?

BELPLANTE, *étonné.*
Comment je m'nommé?... Belplante, pour vous servir.

EVRAARD.
J'en suis charmé.

BELPLANTE, *à lui-même.*
Tiens ! ça l'charme à c't'heure !

EVRAARD, *à Odalinde.*
Mademoiselle, vous êtes ici étrangère ?

ODALINDE, *tremblante.*
Oui, oui, monsieur.

EVRAARD.
Vous demandez Ambroise, le jardinier de ce château ?

ODALINDE.
Oui, monsieur ; c'est mon parent.

BELPLANTE, *à part.*
Bon ! ça va l'charmer aussi p't-êt'.

ODALINDE, *à part.*
Je frissonne !

EVRAARD, *à part.*
Fort bien ! Ambroise est sûrement le seigneur à qui elle a écrit. (*bas à Belplante.*) Je suis dans le secret.

BELPLANTE, *stupéfait.*
Ah !... dans le secret de quoi.

EVRAARD, *bas à Odalinde.*
Espérez, princesse.

ODALINDE, *avec saisissement.*
Juste ciel !

EVRAARD, *à part.*
Ne précipitons rien. Il faut que je puisse leur parler séparément. (*bas à Odalinde.*) Prudence ! (*bas à Belplante.*)
Chut !

(Il s'en va tout doucement. Odalinde et Belplante immobiles d'étonnement le regardent aller, puis se regardent réciproquement quelques tems sans parler.)

SCENE VIII.

ODALINDE, BELPLANTE.

ODALINDE, *à part.*
Espérez, m'a-t-il dit !

BELPLANTE, *à part, imitant Evrard.*
Chut ! que diable voulait-il dire avec ça ?

ODALINDE, *à part.*
Serait-ce l'anonyme qui m'a écrit ? Mais que voulait-il aussi à cet homme ? (*haut.*) Brave homme, que vous a donc dit cet officier avec un air de mystère ?

B E L P L A N T E.

C'qu'i' m'a dit ? oh ! ça n'est pas difficile à r'tenir ; l'v'la c'qu'i' m'a dit : chut !

O D A L I N D E.

Pas autre chose ?

B E L P L A N T E.

Si fait , si fait , il a dit encore : j'sais dans l'secret.

O D A L I N D E , *vivement.*

Quel secret savez vous ?

B E L P L A N T E.

Aucun , mam'selle , et v'la c'qui m'sembe si drôle , à moi. Mais i'vous a parlé itou ?

O D A L I N D E , *dissimulant.*

A moi?... en vérité , je n'ai pu comprendre...

B E L P L A N T E , *riant*

T'nez , j'parie qu'tout uniment c'est qu'sa pauvre tête est un peu... Eh ! eh ! eh ! vous m'entendez.

O D A L I N D E.

Le connaissez vous ?

B E L P L A N T E.

I' n'est ici qu'd'hier , j'l'avons vu arriver , et j'savons tant seplement qu'c'est l'neveu d'messire Raimbaud , l'commandant des gardes d'monseigneur.

O D A L I N D E.

Le neveu de Raimbaud. (*à part.*) Je ne sais que penser.

S C E N E I X.

LES PRÉCÉDENS , Les deux ENFANS , *accourant.*

P E T I T - J A C Q U E S.

Mon père , nous venons de trouver M. Ambroise là-bas , au bout de la charmille. (*à Odalinde.*) Ah ! mon dieu ! qu'il a été content , quand nous lui avons dit que vous le demandiez , mam'selle.

G E O R G E T T E , *à Odalinde.*

Si vous le voulez , mam'selle , nous allons vous conduire au-devant de lui.

O D A L I N D E.

Je vous remercie , mes bons amis. (*elle les caresse.*) Les aimables enfans !

P E T I T - J A C Q U E S.

Ah ! ça , mam'selle , c'est pour rester ici que vous venez ?

G E O R G E T T E.

Vous demeurerez avec M. Ambroise , n'est-ce pas ?

O D A L I N D E.

Et pourquoi me demandez vous cela ?

P E T I T - J A C Q U E S.

C'est que ça nous ferait bien plaisir.

G E O R G E T T E .

Oh ! oui, bien plaisir. Vous resterez ?

P E T I T - J A C Q U E S .

Vous resterez ?

O D A L I N D E , *attendrie.*

Oui... oui... j'y serai mon possible.

P E T I T - J A C Q U E S et G E O R G E T T E .

Ah ! tant mieux. (*ils sautent et l'embrassent.*)

B E L P L A N T E .

Allons donc, enfans, vous importunez c'te fille.

O D A L I N D E .

M'importuner ! non, non, brave homme, les caresses de ces enfans ont pour moi un charme.. que vous êtes heureux !

B E L P L A N T E .

Ah ! ça, c'n'est pas pour m'vanter, mais faut convenir qu'ça sont ben gentis. Dame aussi ! c'est qu'leu' pauvre mère, Dieu veuille avoir son ame, vous les avait stiles de la bonne manière. C'est, qu'voyez-vous, toute paysanne qu'alle était, ma femme, était une femme... c'est tout simple, c'avait été élevé dans un grand château, toujours avec des gouvernantes, des mait'd'hôtel, des... ça savait vivre.

O D A L I N D E , *à part.*

L'officier a parlé mystérieusement à cet homme, si c'était... l'un ou l'autre aurait cet âge.

B E L P L A N T E .

Ah ! v'là M. Ambroise.

O D A L I N D E .

Fort bien, je désirerais... mes bon amis, faites-moi le plaisir...

B E L P L A N T E .

D'vous laisser, n'est-ce pas ? c'est juste, quand y a long-tems qu'on n's'est vu, on est bien aise... Allons, au r'voir, mam'selle.

P E T I T - J A C Q U E S et G E O R G E T T E *l'embrassent.*

Sans adieu, mam'selle.

O D A L I N D E .

Bonjour, bonjour, mes petits amis.

(*Belplante et ses enfans sortent.*)

S C E N E X.

O D A L I N D E , L E C O M T E , *en jardinier.*

L E C O M T E .

Ah ! madame, pourquoi faut-il que la joie que j'ai de vous revoir, soit en ce moment troublée par l'idée du danger que vous courez en ces lieux ?

O D A L I N D E .

Je connais tous les dangers que je cours ; je sais, mon cher Vordac, que malgré ce déguisement, malgré le nom sup-

posé de Catherine Walter et le titre de votre parente que me donnent les papiers que j'ai sur moi, je dois craindre... Mais parlons d'abord de ce qui m'occupe uniquement depuis un mois. Avez-vous reçu mon billet ?

LE COMTE.

Oui, madame; mais j'ai eu le malheur de le perdre, et c'est Lorédin qui l'a trouvé.

ODALINDE.

O ciel !

LE COMTE.

Cependant il n'a aucun soupçon que c'est moi qui l'ai perdu.

ODALINDE.

Ah ! tant mieux. Eh bien ! cher Comte ; que pensez-vous de cet avis anonyme ?

LE COMTE.

Vous aurait-on depuis fait passer d'autres renseignemens ?

ODALINDE :

Non ; mais tout-à-l'heure , en entrant dans ce jardin , j'ai rencontré quelqu'un... Connaissez-vous un officier qui n'est arrivé que d'hier dans cette résidence ?

LE COMTE.

Serait-ce Evrard , le neveu de Raimbaud , du plus scélérat des complices de Lorédin ?

ODALINDE.

Le neveu peut-être un honnête homme. Quoiqu'il en soit, cet officier a paru me reconnaître , et m'a dit tout bas : *Es-pérez , princesse.*

LE COMTE.

Grand dieu ! il ne vous a rien dit de plus ?

ODALINDE.

Non : je n'étais pas seule. J'étais accompagnée d'un paysan qui s'est dit l'un de vos ouvriers.

LE COMTE.

C'est Belpante ; je l'ai vu qui vous quittait , quand je me suis approché.

ODALINDE.

Il a deux charmans enfans ?

LE COMTE.

Oui.

ODALINDE.

Eh bien , l'officier lui a dit aussi quelques mots à voix basse , qu'à la vérité ce Belpante ne paraissait pas comprendre , mais... Ah ! mon ami , je n'ose vous communiquer les idées que ce rapprochement de circonstances a fait naître en moi.

LE COMTE.

Quoi , madame , vous pourriez vous flatter...

ODALINDE.

Non ; mais , je vous l'avoue , ces enfans si aimables , leur âge , les caresses qu'ils m'ont prodiguées , m'ont fait une impression... D'ailleurs , convenez que cet officier , pour

m'avoir parlé comme il l'a fait, ne peut être que l'inconnu qui m'a écrit.

LE COMTE.

Vous l'a-t-il dit ?

ODALINDE.

Non.

LE COMTE.

Ah ! craignez, madame, que cet officier, si c'est Evrard, ne soit, comme son oncle, entièrement dévoué à Lorédin ; gardez-vous de lui accorder votre confiance : s'il vous parle encore, s'il prétend toujours vous reconnaître, soutenez-lui hardiment qu'il se trompe. N'allez pas, surtout en ce moment, déconcerter toutes nos mesures. Apprenez que ceux des principaux vassaux qui sont restés fidèles à la mémoire du prince Théobald, votre époux, n'attendent plus que votre arrivée. Sur l'avis que je vais leur en donner, vous les verrez se rassembler avec leurs hommes d'armes, et tout braver pour vous servir. Depuis six mois que j'ai su m'introduire dans ce château, j'ai recueilli toutes les preuves qui doivent confondre l'infâme Lorédin. J'ai pu tout voir et tout observer, sans exciter le soupçon : le plus profond secret a présidé à nos conférences, et je suis certain que rien n'a transpiré. Le rendez-vous est dans la forêt où votre époux a péri ; c'est sur le lieu même où son sang a coulé, que nous allons jurer de le venger. Ah ! madame, quand le moment de frapper est enfin arrivé, jugez combien la moindre indiscretion pourrait nous devenir funeste.

ODALINDE.

Mais songez donc aussi combien l'existence de l'un de mes enfans, du légitime héritier de Theobald, faciliterait le succès de notre entreprise. Mes droits peuvent être contestés, ceux de mon enfant seraient certains et reconnus aussitôt.

LE COMTE.

Sans doute. Mais où le trouver, cet enfant ?

ODALINDE.

Et si l'officier qui m'a parlé avait à m'apprendre aujourd'hui...

LE COMTE.

Je crains que vous ne vous flattiez d'un vain espoir. Que savez-vous si l'avis anonyme n'est point un piège, ou du moins l'effet d'une erreur, qu'un zèle indiscret vous aurait fait partager ? Hélas ! madame, les circonstances de l'attentat qui a fait votre malheur, me paraissent résulter d'un plan si bien combiné, qu'il n'est guères présumable...

ODALINDE.

De grâce, cher Comte, ne détruisez pas ma plus douce illusion. Avant cet avis, j'étais depuis long-temps résignée à mon sort. Il est vrai que par vos instances réitérées, vous étiez enfin parvenu à faire naître en moi le désir de me venger ; j'approuvais toutes vos démarches ; mais à présent qu'une main inconnue est venue m'offrir l'espoir d'un bonheur mille

fois au-dessus du plaisir de la vengeance , je ne respire plus qu'à l'idée de pouvoir serrer un jour dans mes bras l'un de mes enfans chéris. Si je perdais un si doux espoir , croyez que je n'y survivrais pas , et que vos soins pour me servir , seraient désormais inutiles.

LE COMTE.

Quoi ? madame...

ODALINDE.

Je brûle de revoir cet officier ; je puis l'écouter sans me trahir ; et s'il a des secrets importants à me communiquer...

LE COMTE.

J'entends du bruit , madame ; on vient de ce côté , éloignons-nous.

ODALINDE, se retournant.

C'est encore Belplante et ses aimables enfans.

LE COMTE, l'entraînant.

Venez , venez , madame ; ce serait en ce moment une imprudence.. Venez , je vous en conjure. *(Ils sortent.)*

SCENE XI.

BELPLANTE ET LES ENFANS.

BELPLANTE, à lui-même.

Que diable m'veut-i donc , c't'officier ? J'nous en retournerions cheux nous ; quand il est v'nu m'barrer l'passage , et et m'dire d'l'attendre ici. Allons , prenons patience , et voyons le venir.

(Aux deux enfans qui sont restés dans la fond à faire des révérences et à envoyer des baisers vers l'endroit par où Odalinde est sortie.)

Eh ben , qu'est-ce que vous faites donc là , vous autres ?

PETIT-JACQUES.

Mon père , nous envoyons des baisers à cette belle fille qui s'en va là-bas avec M. Ambroise. Tiens , vois donc , Georgette , elle s'est arrêtée pour nous les rendre.

GEORGETTE.

Bon ! la voilà qui a tourné l'allée , et nous ne la voyons plus.

BELPLANTE, à part.

Oh ! oh ! v'la c't'officier.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, EVRARD.

EVRARD.

Voudriez-vous éloigner ces enfans ?

BELPLANTE.

Ah ! i'faut donc...

EVRARD.

Que nous soyons seuls , oui.

BELPLANTE, à part.

C'est ben singulier çà ! *(haut.)* Enfans , allez jouer plus loin , j'vous appellerai.

EVRARD.

Oui, mes petits amis, on vous appellera. (*Il les examine.*)

GEORGETTE, à Petit-Jacques, en sortant.

Qu'il est donc drôle, ce monsieur!

PETIT-JACQUES.

Comme il nous examine!

BELPLANTE, tandis que les enfans sortent.

Oh! j'en r'viens à mon dire, faut que c't'homme-là ait queuque chose... Je n'sais morguenne pas si j'fais bien d' rester seul avec lui.

SCENE XIII.

EVRARD, BELPLANTE.

EVRARD.

Mon cher Belplante, ils sont à vous, ces enfans?

BELPLANTE.

Comme vous dites, monsieur.

EVRARD.

Tous deux?

BELPLANTE.

Eh! mais, certainement, ça vous étonne ça?

EVRARD.

Allons, je vois que vous dissimulez, et vous avez raison; vous ne me connaissez pas encore. Je suis l'intime ami du frère de votre femme, et vous pouvez me parler en toute confiance. L'un de ces deux enfans n'est point à vous.

BELPLANTE.

Hein! comment dites-vous ça? L'un d'ces deux enfans n'est pas... En voici bien d'une autre à présent!

EVRARD.

Chut! pas de bruit, je vous en conjure. Votre femme a pu vous le cacher tant qu'elle a vécu; rien n'était plus naturel.

BELPLANTE,

Comment? comment?

EVRARD.

Mais je suis persuadé qu'en mourant, elle n'a pu s'empêcher de vous l'apprendre.

BELPLANTE.

D'm'apprendre quoi?

EVRARD.

Eh! mais, vous le savez bien. Allons, cessez de feindre; je suis dans le secret.

BELPLANTE.

Ah! c'est donc ça, c'biau secret dont vous m'parliez tantôt. Il est gentil vot' secret.

EVRARD.

Quelle obstination! parlez sans crainte, vous dis-je.

BELPLANTE.

Eh bien! sachez, mon biau monsieur, q'l'honneur d'ma femme a toujours été net, et l'mien aussi par conséquent.

Les Enfans.

EVRARD.

Qui vous dit le contraire ?

BELPLANTE.

Non, mais j'dis... la connaissiez-vous seulement, ma femme, vous qui parlez ?

EVRARD.

Oui, je l'ai beaucoup connue autrefois.

BELPLANTE.

Ah !

EVRARD.

Elle était fort aimable.

BELPLANTE.

Bon ! vous avez r'marqué ça ? C'est ben honnête d'vot'part. Ah ! ça, monsieur l'ami intime du frère d'ma femme, entendous-nous ; vous prétendez donc qu'il y en a un d'ces enfans dont je n'suis pas l'père ?

EVRARD.

Certainement.

BELPLANTE.

Et lequel, s'il vous plait ?

EVRARD.

Ah ! lequel, c'est ce que j'ignore, et ce qu'il faut que vous me disiez vous-même.

BELPLANTE.

I'm'semble pourtant, pis qu'vous savez d'si belles choses, qu'vous devriez ben savoir itou celle-là.

EVRARD.

Ce n'est point une raison.

BELPLANTE.

Si fait, si fait. Comme y a un an d'différence d'la fille au garçon, vous d'vez au moins connaître l'âge de c't'ila q'vous m'chicanez.

EVRARD.

Un an, dites-v'dus ? Eh bien, vous augmentez mon incertitude ; car si celui que je cherche, avait encore ou son frère ou sa sœur, il y aurait précisément entre eux la même différence.

BELPLANTE.

Allons, d'mieux en mieux ; v'là qu'i n'est pas sûr à présent, qu'i m'en reste un seulement !

EVRARD.

Pardonnez-moi, il est trop certain qu'il n'y en a qu'un des deux qui ne soit pas à vous.

BELPLANTE.

Mais, c'est pour me faire donner au diable. (*élevant la voix.*) Ventrebleu !

EVRARD.

Appaisez-vous, voici les enfans.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LES ENFANS.

PETIT-JACQUES.

Qu'as-tu donc, mon père ?

BELPLANTE.

J'ai... j'ai que j'enrage !

EVRARD.

Avouez, Belplante, que cette humeur n'est qu'un jeu pour ne pas m'avouer...

BELPLANTE.

Un jeu ? ah ben, oui, j'sis en train d'jouer vraiment !

EVRARD.

Allons, allons, quand vous me connaîtrez mieux...

BELPLANTE.

Merci, je n'voulons pas pousser plus loin la connaissance; c'est assez comme ça.

EVRARD.

Veillez me dire où je pourrai rencontrer cette paysanne avec qui je vous ai vu tantôt ?

BELPLANTE, *avec humeur.*

Eh ! pardi, cherchez.

PETIT-JACQUES.

Elle est allée par là avec M. Ambroise.

EVRARD.

Bien obligé, mon petit ami. (*d Belplante.*) J'approuve fort votre discrétion, mon cher Belplante ; mais avec moi...

BELPLANTE.

C'est bon, c'est bon, allez.

EVRARD.

Nous nous reverrons.

BELPLANTE.

Ce n'est pas la peine.

EVRARD, *d part en sortant*

Est-ce que sa femme ne lui aurait rien confié ?

SCENE XV.

BELPLANTE et les DEUX ENFANS.

BELPLANTE.

Morbieu ! ventrebleu ! faut-i'... Oh ! c'est trop fort ça. V'nir me dire qu'ma femme... Eh ! mais, ça s'voit queuqu'fois pourtant. Jarniguienne !... mais, non, ça n'se peut pas.

PETIT-JACQUES.

D'où vient donc, mon père, que tu as l'air si fâché ?

BELPLANTE.

Morgué ! il a ben fait d's'en aller, ça commençait déjà...

GEORGETTE.

Mais que t'a-t-il donc fait ?

BELPLANTE.

I' m'a fait l'conte l'plus saugrenu. . . mais je n'en croyons pas un mot. Viens, mon P'tit-Jacques, que j't'embrasse, viens aussi, ma petite Georgette. (*il les embrasse.*) Là ! voyez, j'ai autant d'plaisir à les embrasser l'un qu'l'autre. Ah ! ben, c'monsieur, i'n'sont pas à moi, dit-i' ! mais a-t-on jamais vu dire ça en face à un honnête homme ? jarniguié ! ça m'met dans une colère !.. qu'i' n'y r'vienne pas, ventrebleu ! ou je..

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, ODALINDE.

LE COMTE.

Eh bien ! eh bien ! papa Belplante, qu'avez-vous donc ?

BELPLANTE.

Ah ! c'est vous, mam'selle ! i' n'vous a donc pas ren contrée ?

ODALINDE.

Qui ?

BELPLANTE.

Un insolent qui vous cherche, c't'officier d'tan tò

ODALINDE.

Eh bien, cet officier ?

BELPLANTE.

J'sis furieux, mam'selle ! T'nez, maître Ambroise, vous savez vivre, vous ; que m'direz vous d'un impertinent qui a l'front de m'assurer qu'i'un d'ces enfans qu'vous voyez n'est pas à moi ?

ODALINDE, *vivement.*

N'est pas à vous ? Ah ! lequel ?

BELPLANTE.

Tiens, lequel ! Acontez donc, c'n'est pas moi, c'est lui qui dit ça.

LE COMTE.

L'officier ?

BELPLANTE.

Oui, l'officier. Mais c'qu'est l'plus enrageant, c'est c'qu'i' m'a dit ça, tout bellement, comme une chose, là... toute simple, et qui n'devait pas m'fâcher.

ODALINDE, *à part.*

Ah ! que n'est-ce la vérité !

LE COMTE.

Cela n'est donc pas vrai ?

BELPLANTE.

Eh ! non, morguienne, ça n'est pas vrai.

ODALINDE, à elle-même.

Tant pis.

BELPLANTE.

Comment, tant pis ?

LE COMTE, bas à Odalinde,

Prenez donc garde.

BELPLANTE.

Ah ça, est-ce que vous seriez aussi du complot, vous ?

ODALINDE, inquiète.

De quel complot ?

LE COMTE.

Que voulez-vous dire ?

BELPLANTE.

Pardi ! ça s'entend, du complot de m'dépaterniser.

LE COMTE.

Ah ! si ce n'est que cela...

BELPLANTE.

C'est ben assez, j'espère. Mort de ma vie ! si je...

PETIT-JACQUES.

Mais, mon père, tu veux donc te lâcher avec tout le monde ?

BELPLANTE.

Non, non, mais c'est que... Allons nous en, mes enfans ; si j'restais plus long-tems, i' m'échapperait p't'être... Non, maître Ambroise, non, mam'selle, malgré l'plaisir qu'ça vous f'rait, je n'suis pas... suffit, bonjour. *(il sort en rognonnant.)*

GEORGETTE, au Comte.

Je vous en prie, M. Ambroise, n'en voulez pas à mon père.

PETIT-JACQUES, à Odalinde

C'est l'officier qui l'a mis de mauvaise humeur, ne lui en voulez pas, mam'selle.

ODALINDE.

Non, non, mes chers enfans, nous sommes loin de lui en vouloir.

BELPLANTE, dans la coulisse.

Allons donc, vous autres.

PETIT-JACQUES et GEORGETTE.

Oui, mon père. *(ils sortent en courant.)*

SCENE XVII.

ODALINDE, LE COMTE, ensuite EVRARD.

ODALINDE.

Eh bien, cher Comte, direz-vous encore que je me flatte d'un vain espoir ? Mais voilà cet officier qui vient à nous.

LE COMTE.

C'est Evrard, en effet.

EVRARD, entrant.

Madame, je vous cherchais.

LE COMTE.

Madame, dites vous, vous vous trompez.

EVRARD.

Non, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Mais encore une fois...

EVRARD.

Silence. Un entretien en ces lieux pourrait tout perdre. L'un de mes amis, qui n'a pu venir lui-même, m'a confié cette lettre de sa sœur. (*donnant la lettre à Odaline.*) Lisez-la, madame, c'est mon titre à votre confiance. Nous nous reverrons dans la forêt, auprès de la maison du bucheron Belplante.

LE COMTE.

Mais... (*On entend le cor.*)

EVRARD.

Voici le signal du départ pour la chasse, il faut que je vous quitte. (*il sort précipitamment.*)

SCENE XVIII.

ODALINDE, LECOMTE.

ODALINDE.

Ah ! lisons.

LE COMTE.

Voyons donc.

ODALINDE, lisant.

Mon cher frère...

LE COMTE.

Qui écrit cela ?

ODALINDE, lisant la signature.

« Thérèse, femme Belplante. » Fort bien. (*Elle lit.*) « Mon » cher frère, avant mon dernier instant, qui s'approche, je » dois te confier un secret important. Apprends que l'un des » deux enfans que j'ai chez moi doit le jour à la malheureuse » Odaline et au prince son époux. » Vous l'entendez, mon » cher Vordac, plus de doute ! O ciel ! tous mes maux sont » oubliés ! Je l'ai donc vu, je l'ai donc embrassé tantôt ce cher » enfant ! mais lequel des deux ?

LE COMTE.

Vous allez l'apprendre sans doute. Poursuivez, madame.

ODALINDE, lisant.

« Je ne t'expliquerai point ici comment cet enfant fut sous- » trait aux poignards de l'infâme Lorédin, comment il me » fut confié, ni comment depuis ce tems il'a passé pour être » à nous. J'ai remis à mon mari une boîte cachetée où l'on » trouvera les papiers nécessaires à sa reconnaissance. Je con- » nais ta prudence, cher frère, je m'en repose sur toi pour » faire un usage utile du secret que je te confie. Quant à mon » mari... (*Elle cherche à déchiffrer.*)

LE COMTE.

Eh bien ?

ODALINDE.

Il y a là deux lignes si mal écrites, qu'il m'est impossible...

LE COMTE.

Mais ensuite ?

ODALINDE.

Allons, je ne saurai point... le reste n'offre plus que ces mots tracés péniblement : « Mais la force m'abandonne, mes yeux se troublent.. je ne puis... Adieu. THÉRÈSE, femme » BELPLANTE. (*elle reste absorbée*)

LE COMTE.

Quoi ? c'est là tout !

ODALINDE, *tristement.*

C'est là tout. Cruelle femme ! n'avoir point dit le sexe de l'enfant !

LE COMTE.

Vous voilà certaine au moins que l'un des deux enfans, qui sont chez le bucheron, est le vôtre. Eyraud, par circonspection sans doute, avait omis cette circonstance dans le billet qu'il vous a écrit. Allons dans la forêt, nous entrerons chez Belplante, nous l'interrogerons, nous le presserons...

ODALINDE, *vivement.*

Et nous reverrons les deux enfans. Je me rappelle parfaitement que par une bizarrerie de la nature les miens avaient apporté, en naissant, des signes remarquables.

LE COMTE.

Des signes remarquables ?

ODALINDE.

Oui, ma fille en avait un sur l'épaule droite, et mon fils un beaucoup plus apparent sur la poitrine. O mon dieu ! est-ce mon cher Adolphe, est-ce ma chère Céline que vous m'avez conservé ! Ah ! courons chez Belplante, j'examinerai les enfans, j'interrogerai mon cœur ; se peut-il qu'il ne batte pas plus fort à l'aspect de celui dont je suis la mère ! partons.

(Marche de la chasse.)

LE COMTE.

Voilà Lorédin qui part pour la chasse. Il va passer par ici, attendons.

ODALINDE.

Ah ! partons, mon ami. La vue de ce monstre... partons, je me trahirais peut-être.

LE COMTE.

De grace, contraignez vous. Il importe que je vous présente à lui ; je l'ai prévenu que j'attends une parente ; il le fallait, nous ne pouvions sans danger nous voir à son insu. Mais le voici.

ODALINDE.

O supplice !

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LOREDIN, RAIMBAUD, EVRARD,
Officiers, Piqueurs et Valets.

LOREDIN.

Ah ! bonjour, Ambroise. Cette aimable personne est sans doute la parente que vous attendiez ?

LE COMTE.

Oui, monseigneur. Elle ne fait que d'arriver, et c'est pour vous la présenter que je me suis placé sur votre passage.

LOREDIN.

Bien, bien, mon cher Ambroise. Vous pouvez la loger au château aussi long-tems qu'elle voudra rester auprès de vous.

LE COMTE.

Monseigneur... (*bas à Odalinde.*) Deux mots aussi.

ODALINDE.

Monseigneur, vous me voyez confus...

LOREDIN.

Ma belle amie, si ce séjour vous plait, on pourra, dans les divers emplois que mon service exige, vous en trouver un qui vous soit agréable.

ODALINDE.

Seigneur...

LE COMTE.

Si ce séjour lui plait ? Oh ! je vous en répons, seigneur, qu'elle n'y aura pas été deux jours qu'elle ne vous en trouver quitter.

LOREDIN.

Eh bien, vous m'en reparlerez, Ambroise. Allons, mes amis, partons. (*A Raimbaud qui regarde attentivement Odalinde.*) Qu'est-ce, Raimbaud, tu considères bien cette fille ?

RAIMBAUD.

Seigneur, c'est qu'il me semble que sa figure ne m'est pas inconnue.

ODALINDE, à part.

Dieu !

EVRAUD, vivement.

Attendez donc, mon oncle ; il me semble aussi... (*A Odalinde.*) Vous avez été à Lauzanne, mademoiselle ?

ODALINDE.

Moi ? jam...

EVRAUD, l'interrompant.

Oui, vous avez été à Lauzanne.

ODALINDE.

Oui, oui, monsieur, plusieurs fois.

EVRAUD.

Vous descendiez au soleil d'or ?

ODALINDE.

Au soleil d'or...oui, monsieur...L'hôtesse était ma parente.

EVRAUD.

C'est cela. Vous rappelez-vous, mon oncle, que nous trou-

vant un jour ensemble dans cette auberge, je vous fis remarquer une jolie paysanne qui était assise dans le comptoir, à côté de l'hôtesse ?

R A I M B A U D.

Je ne me souviens nullement...

O D A L I N D E, *bas au Comte.*

J'ai peine à me soutenir !

E V R A R D, *à Raimbaud.*

Allons, allons, sa figure vous a frappé comme moi, puisque vous venez de la reconnaître, car c'est mademoiselle.

R A I M B A U D.

C'est possible, au reste.

O D A L I N D E, *à part.*

Je renais !

L O R E D I N, *riant.*

Mon pauvre Raimbaud, il est fort naturel que ton tereu ait la mémoire plus fraîche de ces choses-là que toi.

R A I M B A U D.

Oui, oui, seigneur, très-naturel.

L O R E D I N.

Hâtons-nous, mes amis ; le tems est superbe et nous fait augurer une chasse heureuse.

O D A L I N D E, *bas à Eyrard qui la salue,*

Homme généreux, combien...

E V R A R D, *haut avec le geste du silence.*

Je vous salue, mademoiselle.

(Lorédin et toute sa suite s'éloignent ; Odalinde et le Comte les regardent aller.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une forêt, et dans le fond une colline sur laquelle est un sentier bordé d'arbres. Sur le devant, à droite, est la maison de Belplante. Des tables sont devant la porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOREDIN, et sa Suite. Paysans, Paysannes parmi lesquels sont des Meuniers et des Charbonniers, PETIT-JACQUES ET GEORGETTE, *courant parmi les Paysans.*

(*Au lever du rideau, on voit Lorédin et toute sa suite passer au bruit des fanfares, au milieu des Paysans rassemblés au pied de la colline. Les chapeaux sont en l'air, Lorédin témoigne sa satisfaction, poursuit sa route et monte la colline avec tout son monde. Les Villageois les suivent jusques dans la coulisse.)*

SCÈNE II.

BELPLANTE ET LES ENFANS.

BELPLANTE, *sortant de la maison.*

Où sont-ils donc ? (*appelant.*) Petit-Jacques ? Georgette ? (*les apercevant sur la colline.*) Eh ! allons donc, enfans, ici.

GEORGETTE, *accourant.*

Nous v'là, mon père.

PETIT-JACQUES.

C'est cette chasse... nous voulions voir...

BELPLANTE.

C'est bon, c'est bon. Mais faut rester à la maison et n'pas courir comme des ahuris. Ma fine il était tems que je r'venions du château. F'sont déjà là quatre ou cinq dans not' salle qui n'cessent de d'mander à boire et f'sont un train !... not' pauvre Marianne, à son âge, ça n'est plus alerte pour servir 'monde, voyez vous.

GEORGETTE.

Eh bien, mon père, nous v'là pour t'aider.

PETIT-JACQUES

Oui, mon père, nous v'là.

BELPLANTE, *d part.*

Tatigué ! qui' sont gentis ! et i'faut que c'babillard d'tantôt .. (*brouhaha dans la coulisse.*)

PETIT-JACQUES, *courant voir.*

Tenez, tenez, v'là tous les gens du village qui reviennent par ici.

GEORGETTE, *courant aussi.*

Voyons donc ça.

BELPLANTE.

Eh ben, eh ben, allez vous courir encore ?

LES ENFANS, *ensemble.*

PETIT-JACQUES. Non, non, nous rentrons à la maison, mon père.

GEORGETTE. Nous allons aider Marianne, mon père.

(Ils vont pour entrer.)

BELPLANTE.

Acoutez, écoutez donc. Comment as-tu dit, Petit-Jacques ?

PETIT-JACQUES.

J'ai dit : nous rentrons à la maison, mon père.

BELPLANTE, *d lui-même.*

Mon père ! *(haut.)* Et toi, Georgette ?

GEORGETTE.

J'ai dit : nous allons aider Marianne, mon père.

BELPLANTE, *d lui-même.*

Mon père aussi ! *(haut.)* C'est bien parler ça, mes enfans. Allez. *(les enfans entrent dans la maison.)* Et ces enfans là n'sraient pas... Allons, allons, c't'autre n'sait c'qui' dit. *(les Villageois redescendent la colline en tumulte.)* Bon, bon, j'espère qu'v'là des chalans qui m'arrivent. Vive la joie, mor-guienne ?

SCENE III.

BELPLANTE, FINOT, *Charbonnier*, Villageois et Villageois, *Meuniers et Charbonniers.*

(Finot est en veste brune propre et en linge blanc, mais son visage et ses mains sont encore un peu noirs.)

FINOT, *accourant.*

A boire, à boire, papa Belplante.

BELPLANTE.

Ah ! c'est toi, Finot.

FINOT, *faisant sonner de l'argent dans ses mains.*

Voyez-vous comme ça sonne, voisin ? c'est une gracieuseté d'monseigneur, j'v'nons d'en faire l'partage.

BELPLANTE.

Diable ! en v'là beaucoup.

FINOT.

Tatigué ! quen' grand jour c'est aujourd'hui ! not' fête à nous et la fête d'monseigneur, c'est deux fois fête, ça. A boire, à boire, et pis les violonneux pour faire danser nos fillettes, Oui, oui, voisin, faut qu'avant l'soir, j'ayons mis d'bout toutes vos futailles ; allons, comme s'il en pleuvait.

BELPLANTE.

N'entrez-vous pas dans la maison ?

FINOT.

Eh ! non, non ; faut rester ici, si j'veulons danser.

UNE JEUNE FILLE.

Oh ! mais, vous n'danserez pas, vous autres.

FINOT.

Et pourquoi pas, mam'selle ?

LA JEUNE FILLE.

Des charbonniers, c'est propre, en vérité !

FINOT.

Tiens ! je n'sommes pas propre' à c'theure ! non, je n'nous sommes pas r'quinqués, j'n'avons pas mis nos biaux atours, ah ! ben, vous y voyez clair, vous !

LA JEUNE FILLE, *lui touchant les mains.*

Mais, ces mains, ce visage ?...

FINOT.

Ça, mam'selle ? (*se frottant les mains.*) Ça noircit pas, soyez tranquille, ça tient, voyez-vous.

BELPLANTE.

Oui, oui, c'est bon teint.

FINOT.

Pardi, mes belles propettes, j'valons ben vos galands meuniers. Eux et nous c'est tout un, i'sont blancs et j'sommes noirs, v'là toute la différence.

BELPLANTE.

Oh ! mon dieu, c'n'est pas la peine d'en parler. Mais n'te fâche pas, Finot, j'vas vous chercher à boire.

FINOT.

Eh ben, oui, c'est ça. (*Belplante va chercher à boire qu'il apporte sur les tables.*) Allons, qu'les violonneux se r'cordent et mettent tout le monde en train. Vous savez ben c'que messire Raimbaud nous a dit, en nous donnant l'argent d'monseigneur : (*avec une grosse voix et beaucoup de gravité.*) « Réjouissez-vous, mes amis, monseigneur r'passera par ici » dans une heure, et ça l'réjouira d'vous voir réjouis. » Vous voyez donc ben qui' faut que j'dansions trètous.

(*Danse villegoïsa. Finot et les Charbonniers, après avoir bu quelque tems veulent former une entrée, les jeunes filles les fuient, ils les pouraivent et les forcent à danser avec eux. Les Meuniers et les Charbonniers s'entremêlent, les jeunes filles qui veulent aller de préférence avec les premiers sont toujours reprises par les autres. Petit-Jacques et Georgette viennent voir la danse et y prennent part. Il fait un éclair, la danse s'interrompt.*) (*)

LA JEUNE FILLE.

Ah ! mon dieu, v'là d'l'orage ! entrons dans la maison.

FINOT.

C'n'est rien qu'ça, c'n'est rien qu'ça, i'n'pleut pas encore, continuez', continuez', la musique.

(*) Voyez la Note à la fin de l'Acte pour la suppression du Ballet

(Les éclairs redoublent et l'on continue de danser au bruit du tonnerre. Tout le monde s'effraie. Une partie entre dans la maison, l'autre se disperse et sort par différens côtés de la forêt. Finot qui s'évertue à danser, ne s'aperçoit pas qu'on le laisse seul, il saute toujours, quand Belplante reparait à sa porte et l'appelle.)

SCENE IV.

FINOT, BELPLANTE.

BELPLANTE.

Eh ! Finot ? courage, mon garçon, l'tonnerre n'te fait pas peur, à c'qui parait.

FINOT, étonné.

Tiens ! j'pensions qu'c'était la musique qu'allait toujours ! Où sont i' donc, les autres ?

BELPLANTE.

L'plus fort d'la bande est entré cheux nous.

FINOT.

Ah ben, monseigneur et sa chasse, i's'ront frais ! voyez-vous comme i'pleut déjà là bas ? Reignons ben vite.

BELPLANTE.

Attends, Finot ; pis qu'nous v'là seuls, faut que j'te dise...

FINOT.

Dépêchez-vous, c't'orage...

BELPLANTE.

Ca n'sera rien, l'vent chasse par là, j'n'aurons pas d'iau. (*il le tire l'écart.*) Ecoute un peu. T'es un homme d'bon conseil, un p'tit brin hurluberlu, mais c'est égal, j't'estime.

FINOT.

Eh ! ben, qu'est-ce qu'y a ?

BELPLANTE.

Tien, j'ai l'air de rire, mais au fond j'ai d'l'humour tout plein.

FINOT.

Bah ! et pourquoi ça ?

BELPLANTE.

T'as ben counu Thérèse, noute femme ?

FINOT.

Ah ben, si j'l'avons connue ! queu' question !

BELPLANTE.

Dis-moi franchement, là... sans barguigner, penses-tu qu'alle ait jamais été capable...

FINOT.

Capable d'quoi ?

BELPLANTE.

J'dis, capable d'm'avoir...

FINOT.

Oh ! pour ça, quant à ça, papa Belplante, j'peux vous

cartifier... Oh ! soyez en r'pos, c'était un vrai démon qu'Thérèse , i'n'y avait pas a badiner avec elle ! tâtigué !... Mais queuqu'c'est donc que c'idée jaune qui vous est v'nue là ?

BELPLANTE.

Eh ! morguienne, c'est un impartinant, un gausseux qu'j'avons rencontré au château et qui m'a fait des contes...

FINOT.

Qui n'avaient pas le l'sens commun, voisin. Pardi, j'sai' à quoi m'en t'nir, moi qui vous parle.

BELPLANTE.

Comment, tu sais à quoi t'en t'nir ?

FINOT.

Sans doute, acoutez. All' n'est plus de c'monde c'te brave et honnête femme, par ainsi ça n'peut pas vous fâcher, c'que j'vas vous dire ; c'est pour vous tranquilliser l'esprit. Faut donc vous faire la confession qu'à' m'plaisait terriblement, voute femme.

BELPLANTE.

Hein ?

FINOT.

Attendez donc. Un biau jour, je n'sais pas sur quelle herbe j'avions marché, j'voulions rire avec elle, j'avions résolu d'l'embrasser bon gré malgré.

BELPLANTE.

Quoi ? tu...

FINOT.

Qu'voulez-vous, y a des jours où j'sis comme ça. Tant y a qu'je n'voulions pas en avoir l'démenti : eh ben, voisin, ahl mon dieu ! quand j'y r'pense ! n'v'la-t i pas qu'à m'détache l'plus fier soufflet !... allez, j'vous réponde qu'après ça j'n'ons plus jamais eu envie de rien avec elle.

BELPLANTE.

A la bonne heure. Mais queuqu'ça prouve ça ?

FINOT.

Pardi ! ça prouve comme quoi vot' femme...

BELPLANTE, *rentrant chez lui avec humeur.*

Eh ! tu n'sais c'que tu dis.

FINOT.

Ah ben, si un soufflet de c't'acabit là n'prouve rien... j'crois qu'i' rêve, moi, l'papa Belplante. (*il suit Belplante dans la maison.*)

SCÈNE V.

ODALINDE, LE COMTE.

LE COMTE.

Voici la demeure de Belplante. Voyons s'il y est. (*s'approchant de la porte.*) Oh ! oh ! que de bruit ! il faut qu'il ait chez lui bien du monde.

ODALINDE.

Nous ne pourrions donc pas lui parler.

LE COMTE.

N'entrons pas, nous lui parlerons ici.

ODALINDE.

Hélas ! mon cher Vordac, je crains bien, de l'humeur dont m'a paru cet homme, qu'il ne s'obstine à garder le silence. Ses discours ce matin, annonçaient qu'Evrard venait de faire auprès de lui une démarche inutile. Serons-nous plus heureux ?

LE COMTE.

Eh bien, en vous nommant à lui, en lui montrant cette lettre de l'écriture de sa femme, il n'aura plus de raisons pour vous rien cacher.

ODALINDE

En me nommant à lui ? me le conseillez-vous ?

LE COMTE.

Attendez... en effet, un homme de son état n'est point accoutumé à dissimuler ses affections, il est à craindre que son zèle même... Non, je ne vous le conseille pas.

ODALINDE.

Comment donc faire ?

LE COMTE.

Nous verrons, en causant avec lui, si nous ne pourrions pas l'amener adroitement... Bon ! le voilà justement qui vient à nous.

SCÈNE VI.

ODALINDE, LE COMTE, BELPLANTE.

BELPLANTE.

Eh ! c'est vous, maître Ambroise ? et vous aussi, madame ? est-ce que vous n'entrez pas ?

LE COMTE.

Non, Belplante ; nous voudrions nous rafraîchir ici, sous ces arbres. Le temps s'éclaircit, nous serons beaucoup mieux que dans votre maison, où il y a déjà trop de monde.

BELPLANTE.

Eh ben, comme vous voudrez. J'allons...

LE COMTE.

Apportez aussi un verre pour vous, nous trinquerons.

BELPLANTE.

Va comme vous dites, M. Ambroise, et pour l'plaisir qu'ça m'fait d'triquer avec vous, j'vas vous apporter d'un certain petit vin... c'est du cheuu, j'vous en avertis. (*il rentre dans la maison.*)

SCENE VII.

ODALINDE, LECOMTE.

LECOMTE.

Il me paraît que sa mauvaise humeur de ce matin est passée. Cela est pour nous d'un bon augure.

ODALINDE

Et les enfans ?

LECOMTE.

Nous les verrons, laissez-moi faire.

ODALINDE.

Mais sous quel prétexte pourrons nous vérifier...

LECOMTE

Chut ! le voilà qui revient.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BELPLANTE, qui rentre avec du vin et des gobelets.

LECOMTE.

Voyons donc, Belplante, si votre petit vin est aussi chenu que vous le dites.

BELPLANTE

Vous allez m'en dire des nouvelles. (*il pose le pot et les gobelets sur la table.*) Ah ça, M. Ambroise, c'est donc pour faire voir la chasse à c'te belle fille, qu'vous êtes v'nus d'nos côtés ?

LECOMTE, versant à boire.

Oui, j'étais bien aise de lui faire voir... mais cet orage qui est survenu...

BELPLANTE.

V'là l'diable, n'est-ce pas ?

LECOMTE.

Allons, à vous, papa Belplante.

BELPLANTE, ôtant son bonnet.

A l'honneur d'la vôtre, M. Ambroise. (*à Odalinde.*) Mam'selle veut-elle bien permettre... (*il veut l'embrasser.*)

LECOMTE.

Ah ! doucement, s'il vous plaît.

BELPLANTE.

Dame ! pardon, c'est ma manière d'trinquer avec les filles qui sont jolies ; ça m'fait trouver l'vin meilleur.

ODALINDE, souriant.

Un vin de la qualité du vôtre n'a pas besoin de cette préparation.

BELPLANTE, *riant.*

Fort bien, fort bien.

LECOMTE, *après avoir bu.*

Il est vraiment excellent.

BELPLANTE.

Quand j'vous l'disais.

LECOMTE, *en badinant.*

Ce diable de Belplante, c'est qu'il était vraiment en colère, ce matin, j'ai vu le moment qu'il allait aussi se fâcher contre nous.

BELPLANTE.

Ah ! j'ai eu tort, c'est vrai. Mais dame aussi, pourquoi arrivez-vous là tout juste au moment où c't'olibrius v'nait de m'dire des choses...

ODALINDE.

Il avait tort sans doute.

BELPLANTE.

Pardi ! s'il avait tort. M'dire en face qu'il'un d'mes enfans n'est pas... jarni !

LECOMTE.

Bah ! il voulait plaisanter peut-être.

BELPLANTE.

Eh ! non, morguienne, i'parlait ben sérieusement.

LECOMTE.

En ce cas, son discours ne signifie rien, car vos enfans vous ressemblent tellement... (*d'Odalinde.*) Ne l'avez-vous pas remarqué aussi, cousine ?

ODALINDE.

Moi ? non, je n'ai pas fait attention...

BELPLANTE.

Oh ! c'est pourtant ben vrai c'que dit là maître Ambroise, et i'n'y a personne dans l'village qui n'm'ait dit cent fois la même chose. Mais j'veux qu'vous en jugiez vous-même, mam'selle. (*appelant.*) Petit-Jacques ? Georgette ?

ODALINDE, *d part.*

Bon !

LECOMTE.

Ne les dérangez donc pas.

ODALINDE.

Sans doute, il ne faut pas...

BELPLANTE.

Laissez donc, pardi ! c'est grand dommage (*appelant.*) Petit-Jacques ? Georgette ?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LES ENFANS.

PETIT-JACQUES et GEORGETTE, dans la maison.

Oui, mon père.

BELPLANTE.

Par ici, par ici, mes enfans. (*serrant la main du Comte.*)
Ce cher M. Ambroise ! t'nez, vous-êtes un brave homme,
vous avez des manières qui me...

PETIT-JACQUES, entrant avec Georgette.

Qu'est-ce que tu veux, mon père ?... Ah ! vous voilà,
mam'selle ! que je suis content de vous revoir !

ODALINDE, avec agitation.

Vraiment, mon petit ami ?

PETIT-JACQUES.

Oui, mam'selle, bien content.

ODALINDE.

Embrassez-moi donc.

PETIT-JACQUES.

Oh ! de tout mon cœur ! (*il saute à son cou.*)

ODALINDE.

Et vous aussi, ma petite.

GEORGETTE.

Bien volontiers, mam'selle.

ODALINDE, les embrassant.

Ah ! lequel ? lequel ?

BELPLANTE.

Eh ben, mam'selle, à présent qu'vous les avez r'gardés,
dévisagez moi bien, hein ?

LECOMTE.

Oh ! c'est cela même.

ODALINDE, examinant Petit-Jacques.

Ces yeux... (*à demi-voix au Comte avec intérêt.*) Regardez
donc, ne trouvez-vous pas...

BELPLANTE.

N'est-ce pas, qu'c'est ça ?

ODALINDE.

Effectivement, Belplante, je vois dans les traits de la
petite...

BELPLANTE.

Et ce p'tit gas donc ? voyez, voyez c't'air futé, c't'œil ma-
lin, c'te bouche et c'nez tout genti...

LECOMTE.

Oh ! mais le vôtre...

BELPLANTE.

J'sais ben que l'mien est plus épais, plus rond ; pardi !
avec l'âge... mais c'est égal, c'est mon nez qu'il a le p'tit drôle,

qui voit l'un voit l'autre , allez. Sur ça r'doublons , maître Ambroise. *(il va remplir les gobelets.)*

ODALINDE. *bas au Comte.*

Si je pouvais , en écartant leurs vêtemens...

LE COMTE.

Oui , si cela se peut sans affectation , sinon...

ODALINDE , *essayant d'ouvrir le haut de l'habit de Petit-Jacques.*

Mon petit ami , cet habit doit vous blesser , il serre trop ici.

PETIT-JACQUES.

Oh ! non , il ne me gêne pas du tout.

BELPLANTE.

Vous êtes ben bonne , mam'selle , d'les caresser tant...

ODALINDE.

Ah ! c'est qu'ils sont bien jolis , vos enfans , bien interressans ! je ne puis me lasser... *(d part.)* Allons , je ne pourrai pas.

BELPLANTE.

Comment donc , i'm'sembe qu'ça vous émeut ben fort ; auriez-vous été mariée par hasard ?

ODALINDE.

Oui , j'ai été mariée.

BELPLANTE.

C'est donc ça ; et vous avez aussi d'gentis enfans , n'est-ce pas ?

ODALINDE.

J'en ai eu deux.

BELPLANTE.

Ah ! diable , i'tout...

ODALINDE.

Il m'en reste un.

BELPLANTE.

Où c'quil est.

ODALINDE , *pleurant et serrant alternativement les enfans dans ses bras.*

Je le cherche... je le cherche.

BELPLANTE.

Vous pleurez. *(bas aux enfans.)* Rentrez , mes amis.

ODALINDE.

Pourquoi dont ? laissez...

BELPLANTE.

Non , non , ça doit vous faire du mal d'voir les enfans des autres.

ODALINDE.

Au contraire , Belplante , j'éprouve , en embrassant ceux-ci , autant de plaisir...

BELPLANTE.

Oui , mais i'vous fait pleurer c'plaisir là , par ainsi... Allons allons , rentrez , vous autres.

O D A L I N D E , à part.

Cet homme a juré de me désespérer !

G E O R G E T T E , à Petit-Jacques , en sortant.

Elle a perdu son enfant !

P E T I T - J A C Q U E S , à Odaline.

Consolez-vous , mam'selle , vous le retrouverez. (*bas d Georgette.*) C'est bien triste ça , Georgette !

(Odaline leur tend les bras , ils accourent ; elles les couvre encore de baisers , puis ils rentrent dans la maison.)

S C E N E X.

L E S P R É C É D E N S , excepté L E S E N F A N S .

B E L P L A N T E .

Pauvre femme ! mais dites-moi donc qui vous a enlevé vot' enfant ?

O D A L I N D E .

Un scélérat , un monstre... (*On entend le bruit du cor.*)

B E L P L A N T E .

Faut qu'ça soit l'seigneur Lorédin.

O D A L I N D E , vivement.

Lorédin ! dites-vous ?

B E L P L A N T E .

Oui , oui , c'que j'v'nons d'entendre , c'est sans doute pour rassembler son monde. La chasse est finie.

O D A L I N D E .

Ah ! je comprends.

B E L P L A N T E .

Ach'vez , mam'selle , vous disiez donc qu'vout' enfant...

O D A L I N D E .

Allait devenir la victime du plus scélérat des hommes , si des personnes généreuses , au péril de leur vie peut-être , ne l'avaient soustrait à la fureur des assassins.

B E L P L A N T E .

C'est bien d'leu' part , ça ! j'en aurions , morguienne , fait autant , oui dà.

O D A L I N D E .

Vous en auriez fait autant ! oh ! oui , j'en suis convaincue , car c'est vous... Écoutez , brave homme ; expliquons nous sans détour. L'un de ces deux enfans n'est effectivement point à vous.

B E L P L A N T E .

Eh ben , eh ben , n'v'là-t-i pas encore leu' vartigo de c'matin !

L E C O M T E .

Le trait est beau ; il vous fera le plus grand honneur.

B E L P L A N T E .

Ah ben , il est joli vout' honneur ! ventreguienne ! quand l'enfer tout entier...

O D A L I N D E .

Pourquoi priver plus long temps une mère d'embrasser son enfant ?

Allons, v'là une autre histoire à c't'heure ! alle va dire qu'l'un d'mes enfans est c'tilà qu'alle cherche. C'tapendant, ça s'rait plus bonnête, si c'était comme ça : l'enfant n'serait pas à ma femme non plus au moins. Mais nannin, nannin, je n'donne pas là d'dans ; si vous avez perdu un enfant, mam'selle, cherchez-l' ailleurs, i'n'est pas chez nous. Tiens, c't'invention !

ODALINDE.

Mon cher Belplante, si vous vouliez m'écouter...

BELPLANTE.

J'n'écoutons plus rien. (*Apercevant Evrard qui parait dans le fond.*) Bon ! v'là c't'autre à présent. Quand je l'disais qu'i s'entendient pour me... morbleu ! palsambleu ! j'enrage, je m'damme ! faut'i !... Maître Ambroise, c'est surtout à vous qu'j'en veux. Morgué ! c'est une conspiration, ça ! au r'voir.
(*Il rentre furieux chez lui.*)

SCENE XI.

ODALINDE, EVRARD, LE COMTE.

ODALINDE, à Evrard qui s'approche.

Ah ! Monsieur...

EVRARD.

Je me suis insensiblement écarté de la chasse, pour venir vous trouver : mais que viens-je d'entendre ? Belplante s'en va furieux ; vous lui avez donc parlé ?

LE COMTE.

Oui, mais il s'est fâché, et n'a voulu convenir de rien.

EVRARD.

Vous ne vous êtes point nommée, Madame ?

ODALINDE.

Non.

EVRARD.

Vous n'avez point montré la lettre ?

ODALINDE.

Non.

EVRARD.

Ah ! tant mieux ; car je crois plus prudent qu'un tiers se charge de forcer cet homme à convenir de la vérité, s'il en a connaissance, ou de l'en instruire, s'il l'ignore. Alors, selon ses dispositions, on verra s'il convient de lui apprendre, ou de lui taire votre présence en ces lieux.

LE COMTE.

M. Evrard a raison, Madame : j'ai même tremblé tout à l'heure que vous ne vous fussiez trop avancée avec lui ; heureusement que la colère où il s'est mis a dû l'empêcher de réfléchir sur ce que vos discours pouvaient avoir d'étrange.

ODALINDE, à Evrard.

Eh bien, Monsieur, chargez-vous de le faire parler, et de découvrir enfin si c'est mon fils ou ma fille que je viens de serrer dans mes bras.

E V R A R D.

Volontiers, Madame.

O D A L I N D E.

Cependant, je songe que ce matin, vous avez déjà fait une tentative inutile.

E V R A R D.

Parce que je n'étais pas en un lieu où il fût prudent d'employer un moyen infailible, celui de montrer au bucheron la lettre de sa femme. Remettez-moi cette lettre, et éloignez-vous. La chasse est de ce côté; tâchez de la rejoindre, afin que cette démarche paraisse le seul motif de votre sortie du château. Comme on doit repasser par ici, vous reviendrez naturellement avec tout le monde, et j'espère vous apprendre alors ce qu'il vous importe le plus de savoir.

O D A L I N D E, *lui donnant la lettre.*

Voilà cette lettre.

L E C O M T E.

Un moment cependant; s'il était possible, avant de parler à Belplante... Depuis ce matin, Madame et moi avons vainement essayé vingt fois de déchiffrer ce que peut contenir les dernières lignes de cette lettre. Si nous y trouvions la partie du secret qui nous manque, il vaudrait peut-être mieux... voyez, examinez encore de votre côté, avant de hasarder une confiance aussi délicate.

E V R A R D.

Oui, monsieur le Comte.

O D A L I N D E.

Nous vous laissons, monsieur; songez que ma destinée est entre vos mains, et que...

E V R A R D.

Reposez-vous sur moi, madame. Mon sang, ma vie même sont consacrés à votre service, à celui de votre auguste enfant.

(Odalinde sort avec le Comte.)

S C E N E X I I.

E V R A R D.

Voyons donc. *(Il déploie la lettre et lit.)* « Quant à mon mari... » J'ai beau regarder, je ne distingue rien... mais j'ai peine à croire qu'il soit ici question du sexe de l'enfant.

(il continue d'examiner la lettre.)

S C E N E X I I I.

E V R A R D, R A I M B A U D.

R A I M B A U D, *survenant dans le fond.*

Oh! oh! que fait-là mon neveu?

*(Il s'approche doucement d'arrière lui.)*E V R A R D, *à lui-même.*

Allons, il est inutile de se fatiguer à...

RAIMBAUD, *saisissant la lettre dans les mains d'Erard.*

Qu'est-ce que ce papier-là ?

ERARD, *avec effroi.*

O ciel ! (*tâchant de se remettre.*) Ah ! c'est vous, mon oncle ? Je viens de trouver à deux pas d'ici... Je cherchais à déchiffrer... Je me disposais à vous rejoindre, pour vous remettre ce papier, qui me paraît bien important. (*À part.*) Fatale imprudence !

RAIMBAUD, *qui a lu rapidement..*

Peste ! s'il est important ! et tu viens de le trouver...

ERARD.

Oui, tenez là-bas... auprès de ce gros chêne. (*en affectant de la joie.*) Ah ! mon oncle, quelle bonne fortune pour vous et pour moi ! Allons bien vite communiquer à Lorédin..

RAIMBAUD, *continuant de parcourir la lettre.*

La chasse arrive, attendons ici.

ERARD, *à part.*

Affreuse disgrâce !

RAIMBAUD, *cessant de lire.*

Tu as raison, mon ami, c'est une bonne fortune pour toi que cette trouvaille ; tu avanceras, je te le garantis.

ERARD.

Ah ! mon oncle, que je me félicite...

RAIMBAUD.

Morbleu ! ceci vaut bien mieux que le billet trouvé ce matin ; nous savons au moins à qui nous adresser, et le bûcheron nous expliquera le reste.

ERARD, *à part.*

O ciel ! si Belplante parle, il dira que nous...

(*Bruit de chasse.*)

RAIMBAUD.

Voici le prince.

ERARD, *à part.*

Pauvre enfant ! Malheureuse princesse !

S C E N E X I V.

LES PRÉCÉDENS, LOREDIN et le reste de sa suite ; ODALINDE, LE COMTE, BELPLANTE, les deux Enfans, et tous les Villageois, *que le tumulte de l'arrivée de la chasse fait accourir.*

LOREDIN.

Ah ! te voilà, Raimbaud. Nous sommes tous réunis, je crois : nous allons retourner au château ; mais avant de continuer notre route, qu'on demande à boire dans cette maison ; je meurs de soif.

BELPLANTE.

Vous allez être servi, Monseigneur ; c'est moi qui... (*aux enfans.*) Allons, p'tits gas, alerte.

(*Il rentre chez lui avec les enfans.*)

LORÉDIN, *au Comte qui entre avec Odalinde.*
 Vous ici, Ambroise ?

LE COMTE.

Oui, Monseigneur, je voulais faire voir la chasse à ma parente ? mais l'orage nous a empêché de vous rejoindre plutôt.

LORÉDIN.

Ma foi, si nous n'avions pas trouvé un bon abri, nous recevions complètement l'averse qui vient de tomber.
 BELPLANTE, *rentrant avec les enfans, et apportant à boire.*
 Monseigneur, v'là...

(*Il va pour verser.*)

LORÉDIN.

Non, que ce soit l'aimable parente d'Ambroise qui me serve. (*Au Comte.*) Comment se nomme-t-elle ?

LE COMTE.

Catherine Walter, seigneur.

LORÉDIN.

Allons, versez, Catherine. Eh bien ! vous fais-je peur ? Vous tremblez.

ODALINDE.

Oh ! ce n'est pas de crainte, Monseigneur.

LE COMTE.

C'est qu'elle n'est point accoutumée...

LORÉDIN, *souriant.*

J'entends, j'entends. (*il boit.*)

EVERARD, *bas à Raimbaud.*

Vous ne donnez donc pas encore...

RAIMBAUD.

Tout-à-l'heure.

EVERARD, *à part.*

Je respire à peine.

LORÉDIN, *à Belplante.*

Ces enfans-là sont à vous, brave homme ?

BELPLANTE.

Oui, Monseigneur. (*Regardant le Comte et Odalinde.*) A moi, certainement.

LORÉDIN.

Ils sont bien jolis. Approchez, approchez, mes petits amis.

(*Les Enfans s'approchent timidement.*)

ODALINDE, *à part.*

O ciel ! s'il savait...

RAIMBAUD, *bas à Lorédin.*

Seigneur, ne vous empressiez pas tant de caresser ces enfans.

LORÉDIN.

Que veux-tu dire ?

RAIMBAUD, *lui donnant la lettre.*

Lisez.

EVRAUD *passé auprès d'Odaline, et lui dit bas et très-vite.*

Un grand malheur... Raimbaud a saisi la lettre dans mes mains, au moment...

ODALINDE.

Grand Dieu !

EVRAUD.

Mais vous n'êtes point encore soupçonnée.

LORÉDIN *parcourant la lettre.*

Que vois-je ?

BELPLANTE, *d part.*

Diab! ça n'paraît pas l'y faire plaisir c'qu'i lit là.

ODALINDE, *bas au Comte.*

La foudre est sur nos têtes.

LORÉDIN.

Je suis trahi ! les misérables ! (*Il regarde Belplante d'un œil sombre.*)

BELPLANTE.

Tiens, comme i'me r'garde !

LORÉDIN, *d Raimbaud.*

D'où vient ce papier ?

RAIMBAUD.

C'est mon neveu Evraud qui l'a trouvé ici près, et qui me l'a remis.

LORÉDIN, *parcourant des yeux tous les gens de sa suite.*

Mais quel est donc le mortel mystérieux qui a pu perdre aujourd'hui des papiers de cette importance ?

(*Tout le monde se regarde mutuellement.*)

Personne ne répond ? Au reste, je lui rends grâces d'en avoir perdu un second. Celui-ci, du moins peut éclairer ma vengeance. (*A Belplante.*) N'est-ce pas toi qui te nommes Belplante ?

BELPLANTE, *tremblant.*

Oui... oui, Monseigneur.

LORÉDIN, *aux Gardes.*

Saisissez cet homme.

BELPLANTE.

Eh ben, eh ben, quoi ? qu'est-ce que c'est donc ?

LORÉDIN.

Tu le sais fort bien, traître.

GEORGETTE.

Traître ! à c't'heure.

PETIT-JACQUES.

Mon père est un honnête homme, entendez-vous, Monseigneur.

LORÉDIN.

Je te forcerai bien à m'avouer son sexe, moi.

Les Enfants.

BELPLANTE.

Et l'esque d'qui, s'i' vous plait ?

LORÉDIN.

Ah ! tu donnes des soins à un enfant dont on prétend se servir pour renverser ma puissance.

BELPLANTE,

Allons, encore ! Mais quelle rage a-t-on d'vouloir...

PETIT-JACQUES et GEORGETTE, *pleurant.*

O mon Dieu ! mon Dieu !

LORÉDIN.

Depuis quand sont-ils chez toi, ces enfans ?

BELPLANTE.

Pardi ! d'puis qu'i' sont au monde, excepté l'temps qu'i' avont été en nourrice.

PETIT-JACQUES et GEORGETTE, *aux pieds de Lorédin.*

Monseigneur !

LORÉDIN.

Qu'on les arrête aussi. (*Il continue de parcourir la lettre.*)

BELPLANTE.

Quoi ! ces pauvres enfans...

PETIT-JACQUES.

Sans doute, mon père ; puisque tu vas en prison, il faut qu'on nous y mène aussi.

GEORGETTE.

Oui, mon père.

ODALINDE, *contenue par le Comte.*

Cruelle situation !

BELPLANTE, *à Evrard.*Morguienne, M. l'officier, c'est donc vous, (*montrant Odalinde et le Comte,*) avec ces...EVRARD, *se hâtant de l'interrompre.*

Oui, Belplante, c'est moi, moi seul qui suis cause... mais j'ai fait mon devoir.

BELPLANTE.

Par la jarni !

LORÉDIN, *cessant de lire.*Oh ! oh ! voici.. (*d Belplante.*) Belplante, ta femme, en mourant, t'a remis une boîte cachetée ?

BELPLANTE.

Pis que c'papier vient d'vous dire ça, eh ben, oui, c'est vrai.

LORÉDIN.

Remets-la moi, sur-le-champ.

BELPLANTE.

Oh ! ça n'se peut pas. La chère défunte, enm'donnant c'te boîte, m'a fait jurer de n'l'ouvrir qu'à un certain jour qui n'est pas encore venu, et jusqu'à c'tems là, all' restera où alle est.

L O R E D I N.

Eh bien, on saura la trouver. Raimbaud, que quelques-uns de mes gens aillent fureter dans toute la maison, qu'on garde les issues et que personne n'en puisse approcher ni sortir qu'on n'ait trouvé cette mystérieuse cassette.

R A I M B A U D.

Va, toi, mon neveu.

E V R A R D.

Oui, mon oncle. (*d part.*) O ciel, rends notre recherche vaine !

B E L P L A N T E, *d part.*

I's'ront ben méhins, s'ils la dénichent.

(Evrard et quelques gardes entrent dans la maison.)

S C E N E X V.

LES PRÉCÉDENS, excepté EVRARD et quelques Gardes.

L O R E D I N.

Raimbaud, tu me chercheras aujourd'hui, pour soigner ces enfans, quelqu'un sur qui je puisse compter.

O D A L I N D E, *bas au Comte.*

Ah ! mon ami...

L E C O M T E, *d Lorédin.*

Monseigneur, voilà Catherine, à qui ce matin vous avez daigné promettre...

L O R E D I N.

Eh mais... qu'en penses-tu, Raimbaud ?

R A I M B A U D.

Fort bien, seigneur.

L O R E D I N.

Allons, si elle y consent...

O D A L I N D E, *avec émotion.*

Moi, seigneur... ah ! bien volontiers.

L O R E D I N.

Eh bien, venez. (*aux gardes.*) Vous, conduisez cet homme et ses enfans ; surtout qu'on ne les laisse parler à personne qu'à cette femme.

L E C O M T E, *haut d Odalinde.*

Ma chère Catherine, grace à la bonté de monseigneur vous voilà bien placée...

O D A L I N D E, *montrant les enfans.*

Oh ! oui, bien placée ! (*bas.*) Mais la recherche qu'on vient d'ordonner...

L E C O M T E, *bas.*

Evrard la dirige, espérons. (*haut.*) Oui, Catherine, j'espère qu'on sera content de nous.

L O R E D I N.

Raimbaud, va voir dans cette maison, si l'on met à l'exécution de mes ordres toute l'exactitude et toute l'activité que leur importance exige.

R A I M B A U D.

Oui, seigneur.

O D A L I N D E, *à part.*

O ciel !

L O R E D I N, *à Raimbaud.*

Je te laisse : tu reviendras me rendre compte au château.
(*Au reste de sa suite.*) Nous, partons.

(Raimbaud entre dans la maison. Lorélin s'éloigne avec sa suite. Le Comte sort par le côté opposé. Les villageois demeurent stupéfaits et paraissent s'affliger du malheur de Belplante et de ses enfans.)

Fin du Second Acte.

NOTA. Si l'on veut supprimer le ballet, aussitôt qu'à la troisième scène, les paysans se disposent à danser, l'orage commence et la jeune fille parle. Puis après ces mots de Finot : *Il n'pleut pas encore*, la jeune fille ajoute : *c'est égal, entrons, entrons*. Tout le monde entre dans la maison, excepté Finot et Belplante. Dans ce cas la scène suivante commence par ces mots de Finot, *Ah ben, monseigneur et sa chasse, etc.*

(4)

ACTE III.

Le Théâtre représente une salle gothique , avec trois arcades dans le fond fermées par des grilles qui laissent voir la partie la plus déserte du parc , remplie de ruines et de broussailles et terminée par un fourré très-épais qui borne la vue. Ces grilles sont portées sur des panneaux en fer, à hauteur d'appui ; celle du milieu sert de porte et s'ouvre sur le parc. A droite et à gauche de la salle sont des portes garnies de verroux.

SCENE PREMIERE.

ODALINDE , *entrant avec un Officier et quelques Gardes.*

ODALINDE , *à l'Officier.*

Où sont les enfans ? (*l'Officier lui donne une clef et montre une porte à droite sur le devant.*) Il suffit ; laissez-moi. (*Les Gardes sortent.*)

SCENE II.

ODALINDE.

Dans quelle affreuse situation me suis-je volontairement plongée ! le perfide Lorédin choisit le vieux château , pour servir de prison à ces malheureux enfans , il faut qu'ils respirent l'air mal sain de ces lieux depuis long-tems inhabités ! Malgré la confiance que me temoigne le scélérat , sais-je si moi-même je serai plus libre qu'eux et si toute démarche au-delà de cette enceinte ne m'est pas désormais interdite ? O ciel ! si Lorédin allait soupçonner qui je suis ! je frémis quand je songe qu'un mot de Belplante peut éveiller ce soupçon ; il n'a , pour cela , qu'à parler des discours que je lui ai tenus dans la forêt. Ah ! j'ai fait une grande imprudence , en acceptant... Mais pouvais-je abandonner ces enfans , dont l'un... Mortelle inquiétude ! Je tremble aussi qu'on n'ait trouvé chez Belplante cette fatale cassette qui apprendrait à Lorédin , avant moi-même... Quelqu'un vient. (*elle va regarder à la coulisse dans le fond à gauche.*) Ah ! c'est Lorédin et ses gardes qui amènent ici Belplante. Chaque instant redouble ma terreur.

SCENE III.

ODALINDE , LOREDIN , BELPLANTE , Gardes.

BELPLANTE , *en entrant.*

Ah ! bon ! on respire ici. Cette grille... je r'vois l'ciel au moins.

LOREDIN, *aux gardes, montrant la porte à gauche.*

Qu'on le conduisè dans cette salle basse, il y sera beaucoup mieux.

BELPLANTE.

Ah ! oui, j'y s'rai mieux, ça veut dire que j'n'y verrai pas clair du tout, dans c'cachot-là. C't'ila qu'vous m'faites quitter était pourtant déjà assez noir.

LOREDIN.

Sois donc plus docile, si tu veux qu'on te traite avec moins de rigueur.

BELPLANTE.

Plus docile ! plus docile !

LOREDIN, *confidemment à Odalinde.*

Les maladroits n'ont encore rien trouvé chez cet homme.

ODALINDE, *vivement.*

Quoi, seigneur, on n'a point trouvé...

LOREDIN.

Mais on cherche encore et j'espère... (*A Belplante.*) Allons, Belplante, fais moi connaître enfin l'enfant illustre, auquel depuis plusieurs années tu donnes les soins les plus touchans.

BELPLANTE.

Je n'donnons d'soins touchans qu'à mes deux enfans, à ma vache et à mon grison.

LOREDIN, *lui donnant la lettre de sa femme.*

Connais-tu cette écriture ?

BELPLANTE, *parcourant la lettre.*

Eh ! mais v'là qui ressemble biauoup... On dirait quasi qu'c'est ma femme...

ODALINDE, *à part.*

O ciel ! le voilà forcé de tout déclarer.

BELPLANTE.

Ah ! c'est donc là c'papier qu'est cause...

LOREDIN.

Eh bien ?

BELPLANTE, *achevant de lire.*

Attendez... attendez, diable ! c'est que... (*A part.*) Jarni ! est-ce que ça s'rait vrai donc ?

LOREDIN.

Ainsi tu recounais donc...

BELPLANTE.

Allons, ma femme n'a pas écrit ça. (*A part.*) J'n'en r'viens pas, moi !

LOREDIN.

Quoi ? tu peux nier encore...

BELPLANTE.

T'nez , c'te lettre prouve tant seulement qu'vous avez des ennemis.

LOREDIN.

Des ennemis ?

BELPLANTE.

Ça vous étonne ! eh ? mon dieu , on en a en f'sant l'bien , par ainsi...

LOREDIN.

Hein ?

BELPLANTE.

J'dis qu'par ainsi vous n'devex pas être surpris d'en avoir, vous. (*A part.*) Ça peut s'entendre d'deux manieres , ça.

LOREDIN.

Il semblerait plutôt, d'après cette lettre, que tu es, toi, du nombre de ces ennemis perfides.

BELPLANTE.

I'ssemblerait ! i'ssemblerait ! pardi , d'après c'te lettre , i'ssemblerait itou qu'vous êtes un infâme , un assassin , un...

LOREDIN.

Malheureux !

BELPLANTE.

C'est c'te lettre qui dit ça. Faut donc , si alle ne dit pas vrai pour vous , qu'alle ne l'dise pas davantage pour moi , c'est tout simple ça.

LOREDIN.

Mais cette lettre atteste que ta femme en mourant , t'a remis une boîte cachotée ; tu ne l'as pas désavoué tantôt.

BELPLANTE.

Eh ben, oui , c'est vrai , je n'm'en dédis pas ?

ODALINDE , *à part.*

Je frissonne !

LOREDIN.

En ce cas , où est-elle ?

BELPLANTE.

Ah ! bon, vos gens n'ont donc pas trouvée ? Tatigué ! que j'sis content ! faut êt' d'bon compte , monseigneur, j'avons au moins autant d'envie qu'vous d'savoir c'qu'y a dedans , mais j'avons toujours résisté à la démengeaison d'y r'garder , faites tout d'même.

LOREDIN.

Il y a , j'espère , quelque différence entre toi et moi.

BELPLANTE.

Pas dans c't'occasion-ci , monseigneur : c'te boîte est un dépôt et un dépôt est sacré pour tout l'monde.

O D A L I N D E , à part.

Bien ! bien !

L O R E D I N .

Prends y garde, Belplante, je sais également récompenser et punir ; tu m'entends ?

B E L P L A N T E .

Pardi, si j'vous entendons ! ici d'argent à poignées, d'biaux habits, des fêtes, des bombances, là des verroux, des chaines et la mort par là-dessus. Si tu dis ben vite où c'qu'est la chère cassette, tu prendras ceux là, si tu r'fuses, ceux-ci t'prendront ; c'est i'pas ça ?

L O R E D I N .

Justement, décide toi.

O D A L I N D E , à part.

Hésiterait-il ?

B E L P L A N T E ,

J'sis décidé, monseigneur.

L O R E D I N .

A' accepter mes bienfaits ?

B E L P L A N T E .

Non, à m'taire.

L O R E D I N .

Eh ! quoi ? tu ne frémis pas...

B E L P L A N T E .

Entre bien faire et mal agir, i'n'y a pas à marchander. Pourquoi la peur d'mourir m'empêcherait-elle d'être honnête homme ? j'n'avons jamais vu d'gens tourmentés de c'qu'ils étioient morts, mais j'en avons vu queuqu'fois d'ben malheureux par l'souvenir d'une mauvaise action.

O D A L I N D E , étourdiment.

Ah ! Belplante, avec ces sentimens...

B E L P L A N T E , avec humeur.

Laissez moi donc, vous. Avec vout' mine d'bonne parsonne, vous n'vallez pas mieux que... J'm'entends, suffit.

O D A L I N D E , à Lorédin.

Il est vraiment d'une obstination...

B E L P L A N T E .

Morgué, ça m'plait d'être obstiné, moi.

L O R E D I N .

Allons, quand il aura passé quelque tems dans le cachot où je l'envoie, il adoucira son humeur sauvage. Qu'on le renferme à l'instant. (*Les Gardes s'emparent de Belplante.*)

B E L P L A N T E .

Oh ! j'dis quant à ça, c'est comme si vous n'fessiez rien du tout.

(*Les Gardes le font entrer dans la porte qui est à gauche et la ferment sur lui.*)

SCENE IV.

ODALINDE, LOREDIN.

LOREDIN.

Quel entêtement ! un malheureux paysan oser me résister ainsi !

ODALINDE.

Monseigneur ! vous vous y êtes mal pris peut-être. Permettez moi d'employer des moyens plus doux, et j'obtiens sans peine...

LOREDIN.

J'en doute beaucoup, ma chère Catherine ; car il m'a paru tout à l'heure que ce rustre ne te voit pas d'un meilleur œil que moi.

ODALINDE, à part.

Bon ! (*haut.*) Vous aviez tellement excité son humeur... Quand il sera plus calme...

LOREDIN.

Essayons un autre moyen auparavant. Les enfans de cet homme peuvent connaître des particularités, peuvent même avoir conservé de leur première enfance des souvenirs dont nous pourrions tirer de précieuses inductions. Tu vas les interroger ; on est indiscret à cet âge, et pour peu que tu t'y prennes avec adresse... Fais les venir dans cette salle, caresse les, fais mieux encore, feins, en leur parlant, que tu es du parti de Théobald, peins toi à eux comme ma plus mortelle ennemie, dis leur que tu t'es introduite chez moi, pour chercher à me dérober mes victimes.

ODALINDE.

En effet.

LOREDIN.

Oui, accable moi devant eux d'injures et d'imprécations, joins à mon nom les épithètes les plus outrageantes ; je te laisse pleine licence à cet égard ; ce qu'il importe ici, c'est de réussir.

ODALINDE.

Mais, seigneur, si contre mon attente, soit ignorance, soit obstination de leur part, je n'obtiens d'eux aucune lumière ?

LOREDIN.

Eh bien, ne sont-ils pas tous deux en mon pouvoir ?

ODALINDE, avec effroi.

Quoi, seigneur ? vous pourriez...

LOREDIN.

Ce serait, je te l'avoue, avec une extrême répugnance que je me résoudrais à les sacrifier l'un et l'autre ; ainsi rassure-toi,
Les Enfans.

la plus indispensable nécessité pourra seule m'y déterminer. Je te laisse et vais visiter les postes que j'ai chargés de veiller à la sûreté de cette enceinte. (*à part.*) Sortons un instant et revenons épier de quelle manière elle s'acquittera de sa commission.

(Il ouvre la grille du fond , sort , referme sur lui et s'éloigne par la gauche.)

SCENE V.

ODALINDE.

Hâtons-nous de profiter des momens qu'on me laisse , pour vérifier lequel de ces enfans a sur lui le signe. . . Non , je ne veux plus différer. (*elle va ouvrir la porte qui est à droite sur le devant.*) Venez, mes amis, vous pouvez sortir, ne craignez rien; venez, vous dis-je.

SCENE VI.

ODALINDE, LES ENFANS, ensuite LOREDIN,
dans le fond.

PETIT-JACQUES, accourant avec Georgette.

Qu'est-ce que vous dites donc, mam'selle? nous pouvons sortir?

ODALINDE.

Oui, mon petit ami, mais seulement de cette chambre où l'on vous avait renfermés. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous procurer plus de liberté.

PETIT-JACQUES.

Merci, mam'selle. (*à part.*) Tiens, cette bonté!
(Lorédin se montre derrière la grille, presque entièrement caché par un buisson qui y touche.)

ODALINDE, à part.

O ciel! Lorédin qui épie!... Allons, je ne pourrai point encore... (*haut.*) Chers enfans, prenez confiance en moi et ne me déguisez rien. N'a-t-on jamais parlé devant vous de ce qui vous est arrivé dans votre plus tendre enfance? n'avez-vous point entendu parler d'une boîte mystérieuse... (*bas.*) Gardez-vous d'avouer la moindre chose, vous seriez perdus.

PETIT-JACQUES, étonné.

Bon! comprends-tu ça, Georgette? elle veut que nous parlions et puis...

ODALINDE, se hâtant de l'interrompre.

Mes chers petits amis, répondez moi, que savez vous de...

PETIT-JACQUES.

Oh! laissez nous, mam'selle. C'est vous qui êtes cause peut-être... Il faut que vous soyez bien méchante, pour servir comme ça un si méchant seigneur!

ODALINDE, à haute voix.

Et c'est ce qui vous trompe, mes enfans. Apprenez que je suis la plus mortelle ennemie du seigneur Lorédin. C'est lui qui est un perfide, un scélérat !

LORÉDIN, à part, derrière la grille.

Bien, bien.

ODALINDE.

Je n'ai surpris sa confiance, je ne me suis introduite ici que pour vous soustraire au mal qu'il veut vous faire.

PETIT-JACQUES, à Georgette.

Oh ! mais c'est bien ce qu'elle nous dit là.

ODALINDE, à part jetant un coup d'œil vers la grille.

Il est encore là ! (haut.) Parlez moi donc sans crainte et dites-moi ce que vous savez de cet enfant du prince Théobald à qui votre père, dit-on, prodigue en secret ses soins. (bas.) Ne m'avouez rien.

PETIT-JACQUES.

Mais c'est inutile de nous dire ça ; nous ne savons rien, nous.

GEORGETTE.

Rien du tout.

PETIT-JACQUES.

Pardi ! si nous savions quelque chose, à présent que vous nous assurez que vous êtes l'ennemie de monseigneur, oh ! mon dieu, nous vous le dirions tout de suite.

ODALINDE, à part.

Ils ne savent rien, je respire !

LORÉDIN, à part, s'éloignant.

Fort bien.

ODALINDE, à part se retournant.

Il s'éloigne, je crois. (elle va voir dans le fond.)

SCÈNE VII.

ODALINDE ET LES ENFANS.

GEORGETTE.

Mais qu'elle est donc singulière de nous dire comme ça : parlez...

PETIT-JACQUES.

Et puis après ne parlez pas !

ODALINDE, revenant aux enfans.

Mes petits amis, maintenant qu'on ne peut plus nous entendre, écoutez moi. C'est pour les intérêts de la veuve de Théobald que je suis ici ; je ne feins de servir l'infâme Lorédin que pour retrouver et sauver l'enfant de cette mère infortunée.

PETIT-JACQUES ET GEORGETTE.

Où est-il cet enfant ?

ODALINDE.

C'est l'un de vous.

PETIT-JACQUES ET GEORGETTE.

L'un de nous !

GEORGETTE, avec retenue.

Est-ce moi ?

PETIT-JACQUES, avec abandon.

Est-ce moi ?

ODALINDE.

Vous allez me l'apprendre. Celui de vous qui doit la vie à Théobald peut me montrer... (*entendant du bruit.*) O ciel ! quelqu'un... c'est Lorédin. (*aux enfans.*) Silence, surtout !

PETIT-JACQUES ET GEORGETTE, vivement l'un l'autre.

Tais-toi.

SCÈNE VIII.

LOREDIN. ODALINDE ET LESENFANS.

LOREDIN, à Odaline, en regardant les Enfans.

Eh bien, Catherine, où en sommes nous ? (*Odaline fait un signe négatif.*)

LOREDIN.

Eh ! quoi ? ces enfans ne veulent rien dire ?

PETIT-JACQUES.

Nous ne savons rien, monseigneur.

GEORGETTE.

Nous ne savons rien.

LOREDIN.

En ce cas, je vais faire auprès de votre père une dernière tentative. Malheur à lui, si elle est encore inutile. (*il va pour entrer où est Belplante.*)

GEORGETTE, effrayée.

Ah ! monseigneur, vous ne lui ferez pas de mal ?

LOREDIN.

Non, non. Mais je trouverai peut-être le moyen de le faire parler.

PETIT-JACQUES.

Nous voulons entrer avec vous, monseigneur.

LOREDIN.

Cela ne se peut pas.

PETIT-JACQUES, s'approchant.

Et pourquoi ça ne se peut-il pas ?

LOREDIN.

Comment ? petit mutin, tu oses...

GEORGETTE, pleurant.

Monseigneur, laissez nous entrer.

(33)
L O R É D I N .

Retirez-vous , si vous voulez éviter un châtiment sévère.

P E T I T - J A C Q U E S , *voulant forcer.*

Oh ! ça m'est égal , à moi.

L O R É D I N , *lui saisissant le bras avec colere.*

Malheureux !...

O D A L I N D E , *écartant brusquement Petit-Jacques par le collet de son habit.*

Allons donc , enfant. (*l'habit de Petit Jacques s'ouvre et laisse voir un signe sur sa poitrine.*) Grand dieu ! ce signe... C'est lui ! (*à Lorédin qui , après avoir ouvert la porte , se retourne.*) Faut-il que je vous suive , seigneur ?

L O R É D I N .

Non , restez. (*il entre où est Belplante , et ferme après lui.*)

SCENE IX.

O D A L I N D E , L E S E N F A N S .

P E T I T - J A C Q U E S , *à Odalinde qui montre beaucoup d'agitation.*

Qu'avez vous donc , ma bonne amie. Vous allez sans doute achever de nous dire...

O D A L I N D E .

C'est moi , mes enfans , qui voulais savoir... Vous n'avez plus rien à m'apprendre , j'ai vu... vous le saurez aussi bientôt , mais en ce moment... (*à part.*) Non , non , je commettrais une imprudence.

G E O R G E T T E , *bas à Petit-Jacques.*

On dirait que c'est toi qu'elle regarde davantage.

O D A L I N D E , *à elle-même.*

J'ai peine à contenir les mouvemens de mon cœur. Eloignons-nous pour calmer mon agitation. Allons m'assurer en même tems s'il m'est au moins permis de parcourir librement tout le château.

(*Elle va pour sortir , s'arrête et revient embrasser Petit-Jacques.*)

P E T I T - J A C Q U E S , *à part.*

Bon ! je crois que c'est moi. (*Odalinde se hâte d'embrasser aussi Georgette.*) Là ! voilà que je ne crois plus rien. (*Odalinde sort par le fond à gauche.*)

SCENE X.

P E T I T - J A C Q U E S , G E O R G E T T E .

P E T I T - J A C Q U E S .

Eh bien , Georgette ?

G E O R G E T T E .

Ah ! mon cher Petit-Jacques , ce méchant monseigneur qui est là avec mon père... s'il allait le faire mourir !

PETIT-JACQUES.

Oh ! mais, ça ne se passerait pas comme ça. Cette dame a de bons amis sans doute, et alors...

GEORGETTE.

Mais en attendant... tu connais mon père, on aura beau faire, il ne dira rien.

PETIT-JACQUES.

Sans doute.

GEORGETTE.

Cette dame, qui dit qu'elle sait tout, ne veut pas parler non plus. Mon dieu ! mon dieu ! comment faire ?

PETIT-JACQUES.

Attends, Georgette... Je pense une chose, moi. Il y aurait un moyen de le tirer de là, mon père.

GEORGETTE.

Dis donc vite.

PETIT-JACQUES.

C'est pour savoir lequel de nous deux est l'enfant du prince Théobald qu'on le persécute ?

GEORGETTE.

Oui.

PETIT-JACQUES.

Quand monseigneur le saura, il laissera mon père tranquille ?

GEORGETTE.

Je le crois.

PETIT-JACQUES.

Eh bien, ma sœur, je vais dire que c'est moi.

GEORGETTE.

Que c'est toi, mon frère ?

PETIT-JACQUES.

Est-ce que ça n'est pas bien imaginé ?

GEORGETTE.

Si fait, mais ce n'est pas à toi à dire ça, c'est à moi.

PETIT-JACQUES.

A toi ? est-tu folle ? monseigneur n'aurait après ça qu'à te renfermer dans une prison bien noire !

GEORGETTE.

Mais mon père serait sauvé.

PETIT-JACQUES.

Non, il ne le serait pas, car il t'aime tant qu'il en mourrait de chagrin, au lieu que moi...

G E O R G E T T E .

Toi ? s'il t'arrivait malheur , mon père en aurait plus de chagrin encore , il t'aime bien mieux que moi .

P E T I T - J A C Q U E S .

Allons donc , je te dis que c'est toi qu'il préfère . Pardi ! ça se voit bien ; ce n'est pas que j'en sois jaloux , dà ; il t'aime davantage , c'est ce que tu es plus gentille , plus caressante , c'est tout simple . Ainsi c'est décidé , je vais appeler monseigneur et lui dire...

G E O R G E T T E .

Appelle ; si monseigneur vient , je lui dirai que c'est moi .

P E T I T - J A C Q U E S .

Oui ? eh bien , moi , je lui dirai que tu mens .

G E O R G E T T E .

Et moi , je lui soutiendrai que c'est toi qui mens .

P E T I T - J A C Q U E S , *courant crier à la porte où est Lorédin.*

L'enfant que vous cherchez , monseigneur , c'est moi .

G E O R G E T T E , *criant aussi.*

Ça n'est pas vrai , monseigneur , c'est moi .

P E T I T - J A C Q U E S *la ramenant vivement sur le devant de la scène.*

Mais songe donc , Georgette , que si nous disons comme ça , monseigneur n'en sera pas plus savant , ni mon père plus avancé .

G E O R G E T T E .

Silence , mon frère , cette dame revient .

S C E N E X I .

LES PRÉCÉDENS , ODALINDE , ensuite EVRARD .

ODALINDE , *à elle-même en rentrant.*

J'en avais le pressentiment , ma captivité est complète , je n'ai pu sortir de cette enceinte . (*regardant vers le côté d'où elle vient.*) Qui vient ici ? que vois-je ! c'est Evrard .

P E T I T - J A C Q U E S .

C'est l'officier qui a si fort fâché mon père , ce matin .

E V R A R D , *en entrant.*

Bon ! Lorédin n'est point avec vous .

ODALINDE , *montrant la porte à gauche.*

Il est là , il interroge Belplanté .

E V R A R D .

J'ai à vous parler , madame ; mais ces enfans .

ODALINDE , *à part.*

Qu'a-t-il à m'apprendre ? (*à Petit-Jacques.*) Mon cher... (*à tous deux.*) Mes chers enfans , rentrez , je vous en prie .

G E O R G E T T E .

Quoi ? dans cette vilaine chambre ?

ODALINDE.

Pour peu de tems, je l'espère. Rentrez, je vous en conjure.

PETIT-JACQUES, à Georgette.

La bonne amie nous en conjure, viens, Georgette.

(ils sortent.)

SCENE XII.

ODALINDE, EVRARD.

ODALINDE.

Comment avez vous pu...

EVRARD, *parlant vite.*

J'ai pu pénétrer jusqu'à vous, cela doit vous suffire. J'accours vous tirer d'inquiétude sur le résultat des perquisitions ordonnées chez le bucheron. La boîte est trouvée, mais par moi seul; elle est en ce moment entre les mains du Comte, votre ami.

ODALINDE.

Ah! vous me rendez la vie! Mais comment...

EVRARD.

C'est un coup du ciel! Tandis que les gens de Loré dia bouleversent tout, dans la maison, dans le jardin, j'aperçois une pierre énorme, je parviens à la soulever sans l'aide de personne, je glisse la main, je sens la boîte! Dissimulant ma joie sous un air de mauvaise humeur, je laisse retomber la pierre et je m'écrie: morbleu! je croyais bien que je l'aurais trouvée là dessous! alors je dirige les recherches vers d'autres endroits, les autres se découragent, mon activité les abuse, ils me laissent chercher seul, je retourne à la pierre, je la soulève encore et je m'empare du précieux dépôt.

ODALINDE.

O bonheur!

EVRARD.

La boîte renferme toutes les preuves que c'est votre fils qui a été sauvé.

ODALINDE, *avec joie.*

Je ne me suis donc pas trompée!

EVRARD.

Une lettre de la femme Belplante à son mari, et surtout un procès-verbal dressé par le défunt pasteur du village des Autans, signé de lui, de deux notables du lieu et de Clorina, gouvernante de vos enfans. Ces papiers nous apprennent qu'au moment où votre époux succombait sous les coups des brigands, la femme du bucheron traversait la forêt avec son Petit-Jacques qu'elle ramenait de chez sa nourrice. Epouvantée par les cris des assassins et des victimes, son enfant lui échappa et roula dans un ravin.

O D A L I N D E.

Malheureuse mère !

E Y R A R D.

Vous présumez le reste. Clorina avait eu le bonheur de sauver votre fils ; il fut confié à la femme Belplante, et prit chez elle la place et le nom de l'enfant qu'elle venait de perdre. On avait recommandé à cette femme le secret le plus absolu, et tout prouve qu'elle l'a religieusement gardé.

O D A L I N D E.

Ah ! fort bien.

E Y R A R D.

Un mot encore et je vous quitte. M. le Comte, à la tête de vos vassaux les plus dévoués est dans ce parc ; ils ont eu le bonheur d'y pénétrer par une brèche ; cachés dans les décombres et les buissons voisins, ils restent à portée de vous entendre ; si votre danger devient pressant, criez à votre secours et nous paraîtrons. Du courage, madame, je cours secourir vos amis.

O D A L I N D E.

O généreux jeune homme, comment pourrai-je...

E Y R A R D.

Triomphez, madame, ce sera ma plus douce récompense.
(*il sort.*)

S C E N E X I I I.

O D A L I N D E.

Lorédin ne reparait point encore ! quel peut-être l'objet d'un si long entretien ? Il m'inquiète ! (*bruit d'une porte qui s'ouvre.*) O ciel ! le voici sans doute !

S C E N E X I V.

O D A L I N D E, L O R É D I N.

(Lorédin, en entrant, oublie de fermer la porte.)

O D A L I N D E, à part.

Affectons un air calme. (*haut.*) Eh bien, seigneur, qu'avez-vous obtenu de Belplante ?

L O R É D I N, d'un air sombre.

Beaucoup.

O D A L I N D E, avec effroi.

Beaucoup ? vous savez donc lequel de ces deux enfans...

L O R É D I N.

Pas encore. Je sais seulement que dès ce matin, et bien avant qu'il fût question du papier qu'on prétend avoir trouvé dans la forêt, Belplante avait déjà été interrogé par vous et par Eyrard.

Les Enfants.

ODALINDE, à part.

Juste ciel !

LORÉDIN.

Vous prenez aussi, à ce qu'il me semble, un bien vif intérêt à cet enfant, quand vous seriez sa mère...

ODALINDE.

Moi, seigneur ?

LORÉDIN.

Oui, quand vous seriez la princesse Odalinde elle-même...

ODALINDE, à part.

Tout est perdu !

LORÉDIN, à part.

C'est elle. (*se tournant vers la coulisse.*) Holà, quelqu'un.

ODALINDE, à part.

Tout mon sang se glace !

LORÉDIN, à part.

Il me reste à savoir lequel de ces enfans est mon ennemi. J'imagine une ruse, et si Raimbaud est adroit... Ah ! voici...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, RAIMBAUD, Un Officier.

LORÉDIN, à l'officier.

Allez promptement doubler la garde, et garnir tous les postes autour de cette enceinte. (*L'officier se retire.*)

RAIMBAUD.

D'où vient, Seigneur, ce surcroît de précautions ?

LORÉDIN.

Raimbaud, sais-tu que ton neveu Evrard est un traître ?

RAIMBAUD.

Ma foi, Seigneur, je n'en serais point étonné : je me rappelle diverses circonstances qui, depuis son arrivée...

LORÉDIN.

Fort bien, Raimbaud ; je n'ai point oublié non plus avec quelle chaleur tu m'as recommandé ce jeune homme.

RAIMBAUD.

Pouvais-je prévoir, Seigneur...

LORÉDIN.

Il suffit ; ton zèle aura sa récompense.

(*Il sort, en lui jetant un coup d'œil d'intelligence.*)

RAIMBAUD, stupéfait.

Aurais-je perdu la faveur de Lorédin ?

ODALINDE, à part, regardant Raimbaud.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SCENE XVI.

ODALINDE, RAIMBAUD, UN OFFICIER et quelques Gardes.

L'OFFICIER *d Raimbaud.*

Votre épée.

RAIMBAUD.

Qu'entends-je ?

L'OFFICIER.

Pardon, c'est à regret... (*il lui parle bas.*)

ODALINDE, *d part.*

Est-il possible que Lorédin soupçonne la fidélité du plus infâme de ses complices ?

RAIMBAUD, *bas d l'Officier, en regardant Odalinde.*

Je comprends. (*Haut.*) Eh bien, voilà mon épée.

(*L'Officier sort avec les Gardes. Une sentinelle parait au-dehors de la grille.*)

SCENE XVII.

ODALINDE, RAIMBAUD, la Sentinelle, qui se promène devant la grille.

ODALINDE, *d part.*

Que dois-je augurer de cet événement ?

RAIMBAUD, *d part.*

Tâchons de bien remplir les intentions de Lorédin. (*Haut, comme parlant à lui-même.*) Voilà donc le prix de mes longs services ! Ingrat Lorédin, tu ne crains pas... Morbleu ! il reconnaîtrait maintenant son injustice, que je ne la lui pardonnerais jamais. (*d part.*) Je crois qu'elle donnera dans le piège.

ODALINDE.

Qu'est-ce donc, Raimbaud, vous me paraissez bien irrité contre votre maître ?

RAIMBAUD.

Je le suis à tel point... (*tombant aux pieds d'Odalinde.*) Madame, daignez recevoir l'hommage de mon respect.

ODALINDE.

Que faites-vous ? Je ne suis pas...

RAIMBAUD *se relevant.*

Vous êtes la veuve de Théobald, et l'un des deux enfants qui sont ici, est mon légitime souverain.

ODALINDE.

Eh bien, s'il est ainsi, que prétendez-vous ?

RAIMBAUD.

Je fus bien coupable, sans doute, mais je veux vous servir, Madame.

ODALINDE.

Vous !

RAIMBAUD.

Vous pouvez suspecter mon zèle ; je conviendrais même que c'est en ce moment le seul désir de la vengeance qui m'anime. Que vous importe , au reste , si vous en recueillez tout le fruit que vous pourriez attendre du dévouement le plus sincère ?

ODALINDE.

Et c'est devant cette sentinelle...

RAIMBAUD.

Cet homme m'est connu. (*A la sentinelle.*) Sentinelle , éloignez-vous.

(*La sentinelle se retire.*)

ODALINDE, à part.

Que vois-je ! elle obéit ! Comment se peut-il...

RAIMBAUD.

Vous voyez , Madame , ce que je puis encore. Lorédin est loin de soupçonner les moyens que je me suis ménagés contre l'accident qui m'arrive. Mais parlez : avant de rien entreprendre pour vous , je veux être assuré qu'on ne vous a pas trompée vous-même sur l'existence de l'auguste enfant. Avez-vous des preuves suffisantes pour le faire reconnaître ?

ODALINDE.

Oui , j'en ai ; on les a trouvées chez Belplante.

RAIMBAUD.

Qui ?

ODALINDE.

On les a trouvées.

RAIMBAUD.

Veuillez donc me les communiquer.

ODALINDE.

Ne pourriez-vous agir avant de les connaître ?

RAIMBAUD.

Non , Madame , pour m'exposer aux plus grands dangers , je veux être certain que vos preuves sont irrécusables.

ODALINDE.

Je ne les ai pas sur moi ; faites-nous sortir de ces lieux , les Enfans , Belplante et moi , je vous les communiquerai.

RAIMBAUD.

J'y consens , madame ; mais vous allez me dire au moins lequel de ces enfans est le vôtre.

ODALINDE.

A quoi bon ?

RAIMBAUD.

Je n'aurai pas , sans cela , le courage de le servir.

ODALINDE, à part.

Allons , c'est un piège.

R A I M B A U D.

(*A part.*) Elle hésite. (*haut.*) Prenez y garde, je connais Lorédin, s'il n'apprend pas bientôt auquel de ces enfans il doit sa haine, il les sacrifiera tous deux.

O D A L I N D E.

Tous deux ! il aurait la barbarie...

R A I M B A U D.

Tous deux périront, vous dis-je.

O D A L I N D E, *avec force.*

Sauvez les donc tous deux, s'il est vrai que vous en ayez le pouvoir.

R A I M B A U D.

Oui, j'en ai le pouvoir. Mais pourquoi refuser de m'apprendre... J'ai bien déjà conçu quelques soupçons, mais...

O D A L I N D E.

Quelques soupçons, dites vous ?

R A I M B A U D, *l'observant attentivement.*

Oui, de légers indices m'ont fait penser que ce pourrait être la petite fille.

O D A L I N D E, *nonchalamment.*

Ah !

R A I M B A U D.

Mais en y réfléchissant mieux, je me suis dit : n'est-ce pas plutôt le garçon ?

O D A L I N D E, *très-vivement.*

Le garçon !

R A I M B A U D, *à part.*

C'est le garçon ! (*courant appeler auprès de la coulisse.*) Monseigneur, venez, venez, votre ennemi est trouvé.

O D A L I N D E, *à part.*

Grand dieu ! (*elle court éperdue regarder par la grille, tandis que Raimbaud court ouvrir la porte où sont les enfans.*)

S C E N E X V I I I.

LES PRÉCÉDENS, LOREDIN, BELPLANTE et LES ENFANS.

L O R E D I N.

Que dis-tu, Raimbaud ?

(*Raimbaud saisit d'une main Petit-Jacques qui entre avec Georgette, et tire de l'autre un poignard qu'il tenait caché sous son manteau.*)

O D A L I N D E, *revenant rapidement sur Raimbaud.*

Arrête, scélérat !

R A I M B A U D.

Seigneur, le voilà l'enfant de Théobald.

L O R E D I N.

Je triomphe !

BELPLANTE, *entrant avec précipitation.*

Qu'est-ce qu'y a donc ? (*apercevant Raimbaud.*) par la jarnidienne ! (*il se précipite sur Raimbaud, le désarme et le retient au collet.*)

LOREDIN, *allant pour frapper Belplante.*

Misérable ! tu es donc las de vivre ?

BELPLANTE.

Ça m'est égal, on m'tuera, mais j'tuerai celui-ci auparavant. (*Lorédin s'arrête interdit.*)

ODALINDE, *retournant précipitamment à la grille et criant avec force.*

Au secours ! au secours !

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, *en habit guerrier*, EVRARD
et une troupe d'Hommes armés.

(*Le Comte et les siens armés de carabines sortent des buissons et des ruines, paraissent à la grille et couchent en jouant Lorédin.*)

LOREDIN.

Que vois-je ?

LE COMTE.

Si tu fais un pas, si l'un des tiens se montre, tu es mort.

EVRARD et les Autres.

Tu es mort.

BELPLANTE.

C'est ça, morgué ! (*poussant rudement Raimbaud du côté de Lorédin.*) Passe par là, toi, c'est ta place.

LOREDIN.

Horrible trahison ! (*au Comte.*) Eh bien, que voulez-vous ?

LE COMTE.

Tu as la clef de cette grille, remets la promptement, et nous te jurons par l'honneur, que ta vie, ta liberté seront respectés.

LOREDIN.

Mais...

LE COMTE.

Remets cette clef, tu n'as plus qu'un moment.

LOREDIN, *donnant la clef à Belplante.*

La voilà.

LE COMTE.

Reculer deux pas et qu'ils sortent librement.

(*Lorédin et Raimbaud reculent. Belplante ouvre la grille et va pour sortir avec Odalinde et les Enfants.*)

LOREDIN, *furieux.*

Ah ! mourons plutôt que de voir cet enfant détesté..

(Il arme un pistolet et conche en joue Petit-Jacques, Odaline pousse un cri en se jetant devant son enfant. Le Comte et Evrard lâchent, en même tems, leurs coups, et Lorédin tombe mort. Aussitôt les gens du Comte se précipitent dans la salle, et repoussent dans la cour ceux de Lorédin que le bruit avait attirés.)

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, excepté LOREDIN.

ODALINE, *d ceux qui poursuivent les gens de Lorédin.*

Qu'on épargne ces malheureux. Ils tremblaient sous le féroce Lorédin, ils seront forcés de chérir leur nouveau maître. (*à Petit-Jacques.*) Viens, mon cher Adolphe, viens dans les bras de ta mère!

BELPLANTE.

Est-il possible! Quoi? mon pauvre Petit-Pacques, tu ne seras donc plus... (*s'inclinant.*) Quoi? vous seriez mon prince!

PETIT-JACQUES, *sautant à son cou.*

Que je sois ce qu'on voudra, je t'aimerai toujours et ma petite sœur aussi. (*il embrasse Georgette.*)

LE COMTE.

Où vous expliquera tout, brave homme.

ODALINE.

Je ne parle pas de ce que je ferai pour vous, mon cher Belplante.

BELPLANTE.

Ah! madame, je... certainement... l'plaisir.. l'avantage.. là, qui m'aurait dit qu'ce p'tit gas... Oh! j'en perdrai la tête, c'est décidé!

PETIT-JACQUES.

Tu n'iras plus couper de bois dans la forêt, mon père.

BELPLANTE.

l'm'appelle encore son père! allez, mon prince, avant qu'j'y sois fait, je m'tromperai itou plus d'une fois.

FIN.